

### I.3.LITTERATURE / PRAGMATIQUE : CETTE ENONCIATION DE SOI

« Parler, c'est à la fois agir et faire agir »<sup>192</sup>.

Selon A. M. Paveau et G. Elia Sarfati, *si le dire est un faire, il incombe à la théorie de décrire précisément en quoi consiste l'acte de dire, de même qu'il lui incombe de préciser en quel sens dire une chose c'est la faire*<sup>193</sup>.

Le texte étant « une machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif, acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà dit restés en blanc »<sup>194</sup>, lire, signifie alors déduire, conjecturer, inférer à partir du texte un contexte possible et le lecteur mobilise à cet effet une sorte de « mémoire collective » où sont rassemblés les « on-dit » et les « on sait » opérant et circulant dans un certains contexte socioculturel. Il s'agit d'un savoir implicite, présumé par le texte et actualisé par le lecteur.

La pragmatique, science du langage en acte, étudie donc tout ce qui touche à l'efficacité du discours en situation et aux effets du langage : « elle prend en compte toutes les stratégies mettant en œuvre l'interprétation des contenus implicites (présupposés et sous-entendus) par le destinataire, elle insiste sur le caractère interactif et réflexif du discours et sur son rapport à des normes »<sup>195</sup>. « La pragmatique a été conçue comme cette discipline annexe qui s'intéresserait à ce que les usage font avec les énoncés (pragmatique du grec pragma= « action ») »<sup>196</sup>.

192-PLATON, *Euthydème*, note de lecture

193-A.M. PAVEAU, G. ELIA SARFATI, *Les grandes théories linguistiques de la grammaire comparée à la pragmatique*, Ed. Armand Colin, Paris, 2003.

194-U.ECO, cité par G. GENGEMBRE, in *Les grands courants de la critique littéraire*, Ed. Du Seuil, Paris, 1996, p.59.

195- G.GENGEMBRE, *ibid*, pp.61-62

196-D.MAINGUENEAU, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Ed. Nathan, Paris, 2001.

On regroupe sous ce nom « *pragmatique* », depuis le milieu des années 70 les approches de phénomènes linguistiques se situant sur trois axes : le rôle des interlocuteurs (primauté de l'interaction), celui du contexte de situation (l'inséparabilité du texte et du contexte), celui des usages ordinaires du langage et l'inscription des énoncés dans les genres du discours. Le premier domaine auquel s'intéresse, la pragmatique est celui de l'énonciation en ajoutant l'étude du langage comme acte. N'est-elle pas définie comme : « *l'étude du langage en contexte* »<sup>197</sup> par C.Morris. Quant au deuxième domaine auquel elle s'intéresse, c'est le rôle des présupposés dans les énoncés c'est-à-dire des assertions non explicitement reformulés. J.Milly quant à lui définit la pragmatique (en relation avec le texte écrit) : « *l'écriture unit indissolublement forme et sens. Tel mot ou autre dans telle construction indiquant une interprétation de la réalité, une intention de l'émetteur, une situation sociale ou idéologique de communication. Elle répond à des buts, par elle on cherche à informer, à persuader, à entraîner, à mentir, à demander, à mettre en œuvre un échange. Tous ces aspects sont étudiés à l'intérieur du langage même, par la pragmatique* »<sup>198</sup>. « *Les préoccupations pragmatiques traversent l'ensemble des recherches qui ont affaire au sens, et à la communication* »<sup>199</sup>. Ainsi, c'est sous l'influence de la pragmatique que le discours devient une théorie générale de « *l'action humaine* ». Il résulte donc, selon Maingueneau, que toute énonciation a une dimension illocutoire.

197- C. MORRIS, *Foundations of the theory of signes*, cité Par G. GENGEMBRE, Op. Cit., p.62.

198- J. MILLY, *poétique des textes*, Ed. Nathan, Paris, 1992.

199- D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

Elle vise à élaborer une théorie des actes de paroles, c'est-à-dire « *des types abstraits ou des catégories qui subsument les actions concrètes et individuelles que nous accomplissons en parlant...* »<sup>200</sup>. Pour J.M.Schæffer, il est impossible de comprendre un texte s'il n'est pas inscrit dans « *un système de protocoles* » qui règlent des actes de communication : « *aucun texte littéraire ne saurait se situer en dehors de toute norme générique : un message n'existe que dans le cadre des conventions du code linguistique* »<sup>201</sup>. Il ajoute aussi que « *tout texte littéraire s'inscrit dans un cadre pragmatique ou intentionnel dont les normes le contraignent absolument* »<sup>202</sup>. Cette intentionnalité que l'auteur cite, opère dans, un contexte social ou culturel déterminé. Quelle est la relation qui lie la littérature à la pragmatique ? Selon Maingueneau, la pragmatique maintient l'idée que la langue est une institution, définition avancée par Saussure. Sur cette même ligne de pensée, le discours littéraire apparaît lui aussi comme une institution, avec des rituels énonciatifs<sup>203</sup>.

Le texte littéraire n'est presque jamais cette énonciation « *spontanée* » qui caractérise le discours ordinaire, son énonciation définitive est le résultat d'un labeur de l'écriture. « *Chaque auteur a une intention, un dessein ou une visée qu'il réalise à travers la réalisation de son texte et qu'il communique à son lecteur* »<sup>204</sup> ;

---

200-M. DELACROIX, F. HALLY, Op. Cit., p.280.

201-J.M.SCHAEFFER, « genres littéraires », in Dictionnaire des genres et notions littéraires, Encyclopédie Universalis, Ed. Albin Michel, Paris, 1997, pp. 339 -343.

202- Ibid, p. 341.

203-D.MAINGUENEAU, Op. Cit.

204- G. GENGEMBRE, Op. Cit., p. 62.

« Deux facteurs déterminent un texte et en font un énoncé : le dessein et l'exécutoire de ce dessein »<sup>205</sup>.

Domaine de l'activité sociale, la création littéraire ne peut « dissocier ce qu'elle dit de la légitimation de son dire »<sup>206</sup> et l'œuvre « représente un monde déchiré par le renvoi à son activité énonciative »<sup>207</sup>. Les intentions de l'auteur et leur compréhension par le lecteur constituent un facteur essentiel dans la réussite des actes de langage. La théorie des actes de langage est une philosophie de l'action et l'action implique l'intention. Austin a fait la distinction fondamentale entre trois sortes d'actes : -un acte locutoire (production de sons ou de signes graphiques, d'unités syntaxiques, le tout dépourvu de sens et adapté au contexte). Le produit de l'acte locutoire littéraire quant à lui se donne comme un objet, un modèle à évaluer, c'est-à-dire que l'énoncé littéraire est un objet opaque, non pas destiné à être traversé par la perception d'une intentionnalité : c'est un acte de référence. -Un acte perlocutoire (c'est-à-dire provoquer des effets dans la situation) .Pour Maingueneau, *le domaine du perlocutoire sort du cadre proprement langagier*<sup>208</sup>, c'est-à-dire provoquer une réaction évaluative par rapport au texte même et (éventuellement) à travers lui, par rapport au» « monde évoqué.- *Un acte illocutoire correspondant à la valeur de l'énonciation même, c'est aussi la production d'un énoncé auquel est attaché, à travers le dire même, une certaine force*<sup>209</sup>.

205-M. BAKHTINE, *Esthétique de la création verbale*, Ed. Gallimard, Paris, 1984, p.312.

Cité dans Thèse du DJ. KADIC, Op. Cit., 392.

206- G. GENGEMBRE, Op. Cit.

207-Ibid.

208-D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

209-Ibid.

Un acte qui tient à ce qui est fait en disant ce que l'on dit ; « *cet acte n'est accompli que si l'auditeur reconnaît l'intention qu'à le locuteur d'accomplir cet acte et non un autre (...)* »<sup>210</sup> dit Austin. La perfection de l'acte illocutoire littéraire est d'être compris car l'énonciation littéraire possède une force différente, « *elle peut exercer sa forme dans un nombre interminable de contextes, chez un nombre indéterminé d'individus ...l'illocution littéraire apparaît comme une énonciation qui échappe, comme le rite et le jeu, à une synchronisation contraignante avec le continuum des autres actes...elle n'est pas d'affirmer, de promettre ou de demander, mais de produire des structures qui disent l'affirmation, la promesse, la demande. Elle consiste, en somme, à proposer un modèle de ce qui peut-être (fait, dit, insinué) dans la parole* »<sup>211</sup>. Les actes de langage se définissent par leur valeur illocutoire. Ces actes ne prennent sens qu'à l'intérieur d'un code : il apparaît qu'on ne peut séparer radicalement actes de langages et actes proprement sociaux. Bien souvent, *la réussite de l'acte de langage fait appel à la fois à des conditions linguistiques et des conditions sociales*<sup>212</sup>. Les actes de langage fonctionnent en contexte et ils ne sont réussis que si le destinataire reconnaît l'intention de l'énonciateur, associée à son énonciation. Dés lors, « *un énoncé n'est pleinement un énoncé que s'il se présente comme exprimant une intention de ce type à l'égard du destinataire et le sens de l'énoncé est cette intention même* »<sup>213</sup>

---

210-E. RECONATI, *Les énoncés performatifs*, Paris, Ed. De Minuit, 1981, pp.42-43. Cité in

Thèse de doctorat du Dr DJ. KKADIC, Op. Cit., P. 392.

211- M. DELACROIX, F. HALLYN, Op. Cit., p.235.

212-D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

213-Ibid.

et « il n'y a pour l'acte illocutoire qu'une façon de s'accomplir, c'est de se faire reconnaître comme intention »<sup>214</sup>. Ce qui nous permet alors d'affirmer que « le degré de la force illocutionnaire importe autant, pour cerner le caractère spécifique d'une énonciation, que cette force elle-même. La mise en relief de la valeur illocutoire exprime non seulement l'intention du locuteur, mais aussi sa volonté, tout aussi importante, de rendre évidente et pour ainsi dire primordiale par rapport au sens, cette intentionnalité... »<sup>215</sup>. Par conséquent toute énonciation suppose un locuteur et un auditeur et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière. Les énoncés sont donc des actes, c'est-à-dire qu'ils sont faits pour agir sur autrui, mais aussi l'amener à réagir car tout « énoncé est doté d'une charge pragmatique »<sup>216</sup> et « il ne s'actualise jamais seul, il est toujours pris en charge par « une valeur illocutoire »<sup>217</sup>. L'analyse des actes de langage peut venir éclairer efficacement le fonctionnement du dialogue romanesque. Dés lors, le langage ne sert pas seulement à raconter, à décrire ou exprimer les pensées des locuteurs mais comme une activité qui modifie une situation en reconnaissant à autrui une intention pragmatique.

La relation qui lie les actes de langage à la littérature est plus qu'une prise en compte des apports de la pragmatique à la réflexion sur la langue, comme l'affirme Maingueneau<sup>218</sup>.

---

214- A. JAUBERT, *Pour la lecture pragmatique*, Ed. Hachette Supérieur, Paris, 1990.

215- S. LE COMTE, J. LE GALLIOT, « le je (u) de l'énonciation » *Langage* Sept. 1973, p.71. Ibid.

216- J. M. GOUVARD, *La pragmatique, outil pour l'analyse littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, 1998.

217- Ibid.

218-D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

Par ailleurs, les textes littéraires, notamment fictifs, simulent les actes de langage réels.

« Ces actes de langage simulés de la fiction selon Searle, peuvent véhiculer « des messages ». L'acte de fiction se présente de manière plus ou moins déguisée »<sup>219</sup>. C'est alors que Searle s'est interrogé sur « le statut logique du discours de la fiction »<sup>220</sup>. Quelle valeur illocutoire a un énoncé fictif ? Soulignons qu'un récit fictif ne répond pas aux conditions de félicité d'une véritable assertion, l'énonciation alors n'est pas sincère et ne s'engage pas, ne répond pas de la vérité de ses dires . Une définition donc du terme « illocutoire » du discours fictif ne peut par principe atteindre que l'aspect « intentionnel » de ce discours, et son aboutissement.

Bachelard pense qu'il n'y a pas de pratique innocente et que cette intentionnalité de l'auteur n'est pas non plus innocente : « l'histoire racontée ne surgit qu'à travers son déchiffrement par un lecteur...l'auteur pour élaborer son œuvre, doit présumer que le lecteur va collaborer pour surmonter la « réticence » du texte »<sup>221</sup>. L'analyse se donne pour but alors d'étudier « l'activité coopérative qui amène le destinataire à tirer du texte ce que le texte ne dit pas mais qu'il présuppose, promet, implique... »<sup>222</sup> car le texte est une sorte de piège qui impose à son lecteur un ensemble de conventions qui le rendent lisible.

---

219- G. GENETTE, *fiction et diction*, Ed. Du Seuil, paris, 1991, P.50.

220-Article de 1975 repris dans « sens et expression », Ed. De Minuit, Paris, 1982. Cité par D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

221-D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

222-Ibid.

En effet « *l'œuvre est un volume complexe parcourable en tous sens ; d'un côté, elle contrôle son déchiffrement, de l'autre elle rend possible des modes de lectures incontournables* »<sup>223</sup>.

Et pour être déchiffré le texte exige que le lecteur institué se montre coopératif, qu'il soit capable de construire l'univers de fiction à partir des indications qui lui sont fournies. De ce fait on optera pour la citation de Maingueneau qui affirme que « *toute œuvre qui figure au corpus de la littérature pousse son lecteur à traquer l'implicite* »<sup>224</sup>. Il s'agit justement de « *traquer cet implicite* » à travers la chrysalide, œuvre à valeur « *symbolique* » et « *métaphorique* ». Toute une part de la signification de cette œuvre découle du non-dit, « *vaste champ qui recouvre tous les phénomènes d'absence mais d'une absence signifiante* »<sup>225</sup>, qui sont : les présupposés, les sous entendus, les traces de l'inconscient et les allusions. « *Le non-dit, n'est en réalité qu'un autrement dit* »<sup>226</sup> où l'énonciateur engage clairement par des marques l'intention de son dire.

La pragmatique a donné un grand intérêt aux propositions implicites ; cet intérêt pour l'implicite affirme Maingueneau « *est d'ailleurs naturel si l'on songe que la pragmatique donne tout son poids aux stratégies indirectes de l'énonciation et au travail d'interprétation des énoncés* »<sup>227</sup>. Toujours selon Maingueneau, la littérature rencontre l'implicite à deux niveaux : dans la représentation des paroles des personnages mais aussi dans la communication qui s'établit entre l'œuvre et son destinataire.

---

223- Ibid.

224 –Ibid.

225-J. MILLY, Op. Cit., p. 53.

226-A. JAUBERT, Op. Cit.

227- D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

L'œuvre littéraire est vouée par essence à susciter, à pousser son lecteur à traquer l'implicite. Le texte littéraire renferme un sens ou des sens, importants mais cachés auxquels seule une technique « *appropriée* » permet d'y accéder selon Maingueneau<sup>228</sup> et qui est : l'implicite. Ce « *procédé d'insinuation* » consiste (...) à *faire entendre autre chose que ce que nous disons, pas forcément le contraire, comme dans l'ironie, mais autre chose, qui est cachée et que l'auditoire doit pour ainsi dire trouver* »<sup>229</sup>. Pour Searle ; « (...) un locuteur peut, en énonçant une phrase, vouloir dire autre chose que la phrase signifiée, comme dans le cas de la métaphore, ou il peut vouloir dire le contraire, de ce que la phrase signifie, comme dans le cas de l'ironie, ou encore, il peut vouloir dire ce que la phrase signifie et quelque chose de plus, comme c'est le cas dans les implications conversationnelles et dans les actes de langage indirects »<sup>230</sup>. Pour quoi ce recours à l'implicite ? Quintilien répond en donnant des explications de nature pragmatique : « *on en fait un triple usage, lorsqu'il est trop sûr de s'exprimer ouvertement, puis lorsque les bienséances s'y opposent, en troisième lieu, seulement en vue d'atteindre à l'élégance, et parce que la nouveauté et la vanité charment plus qu'une relation des faits toute directe* »<sup>231</sup>. Pour Fontanier : « *donne au langage (...) plus d'intérêt et d'agrément dans la mesure où ils affublent les contenus d'une forme étrangère qui les déguise sans les cacher* »<sup>232</sup>

---

228- Ibid.

229- QUINTILLIEN (M. Fabius), Institution oratoire (textes traduits et établis par J. Cousin), les belles lettres, 1975, cité par C. ORRECHIONI, in *L'Implicite*, Ed. Armand colin, Paris, 1986.

230-SEARLE, *Sens et expression*, Ed. De Minuit, Paris, 1982. Ibid.

231- QUINTILLIEN, *ibid.*

232-FONTANIER, *ibid*, p. 167.

citation que l'on peut rattacher à celle de Benjamin qui parle de « *jeu de cache-cache* » ; « *qu'être caché est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une catastrophe* »<sup>233</sup>. Plaisir pour l'encodeur de dissimuler sa véritable intention et la voir cependant, selon son vœu, découverte. Kerbrat Orrechioni quant à elle affirme : *être clair c'est être explicite, ménager l'autre c'est rester implicite...*

La formulation implicite est parfois plus efficace que celle de l'explicite et « *favorise affectivement un plus grand impact du message* »<sup>234</sup>. Maingueneau, lui affirme, que souvent le passage par l'implicite permet d'atténuer la force d'agression d'une énonciation en déchargeant partiellement l'énonciateur de l'avoir dit. Bien que l'énonciateur : « *puisse nier avoir voulu le dire, il ne peut pas nier l'avoir dit : il ne peut pas nier que « son nier » le « veut dire »* »<sup>235</sup>.

La chrysalide, roman à fonction symbolique, nous renvoie, plus implicitement qu'explicitement à des réalités qui dépassent son référent direct, à savoir des valeurs morales, religieuses, sociales et même à des mythes anciens.

---

233- BENJAMIN, *ibid.*

234- K. ORRECHIONI, *ibid.*

235-D. MAINGUENEAU, *Op. Cit.*

### I.3.1. (D) énonciation de soi

« Je suis à la fois objet et sujet de mon étude »<sup>236</sup>.

La chrysalide rejoint dans la littérature maghrébine d'expression française l'écriture dite de « *dénonciation et de dévoilement* », écriture d'une génération d'écrivains de la post indépendance. En pragmatique « *dénoncer* » est un acte de langage mettant en relation un locuteur et un co-locuteur ; il est alors acte illocutoire destiné à convaincre le destinataire de l'illocution.

Serait-il possible de n'établir aucun rapport entre l'homme et sa création ? S'interrogeait André Green. Nous confirmerons que « *toute œuvre est doublement transgressive parce qu'elle impose sa parole, mais parce que directement ou indirectement, elle ne parle que de son auteur, contraignant le destinataire à s'intéresser à lui* »<sup>237</sup> car « *le texte fonctionne comme un miroir de soi, de ses réminiscences et de ses fantaisies* »<sup>238</sup> en renvoyant à la *vie inconsciente de l'écrivain, à son enfance*<sup>239</sup> : l'œuvre littéraire occulte ce à quoi l'auteur est confronté dans la réalité.

Il est convenu qu'aucune écriture n'est innocente, en effet, « *l'écrivain est langage dans le langage, habité et travaillé par les mots d'une société donnée, historiquement définie* »<sup>240</sup>.

---

236-R. DEPESTRE, écrivain haïtien, in *Ainsi parle le fleuve noir, paroles d'aube*, 1998, p.19.

237-D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

238- H. BESS, note de lecture

239-DJ. KADIK, Op. Cit., P. 125.

240- G. BACHELARD, Note de lecture

Comme la littérature est l'un des lieux de la production de l'idéologie, nous pouvons affirmer que : *«le roman maghrébin de langue française est constamment interpellé par des discours idéologiques ; or quelque soit son écriture, son style propre et même s'il le transforme, le roman rend compte d'un réel qui se trouve être le même que celui qu'appréhendent ces différents discours qui l'entourent, qui cherchent à l'englober et qu'il cherche à englober...il se nourrit de l'idéologie, et n'en être que l'illustration sans vie. Et en même temps, il vit de ce risque constant ...de se perdre. Pour ne pas se perdre, il dispose de cette différence essentielle entre lui et les discours univoques qui l'entourent et qui est, non seulement sa plurivocalité, mais encore la multiplicité de ses lectures individuelles qu'il permet : comme toute littérature, il sait laisser lire au lecteur, au-delà de ses lignes, ce que nulle parole univoque ne saurait dire en claire »*<sup>241</sup>. Par conséquent, *« rien n'est neutre dans le roman, tout se rapporte à un « logos », collectif, tout relève de l'affrontement d'idées qui caractérisent le paysage intellectuel d'une époque »*<sup>242</sup>. D'où il serait intéressant et même bénéfique de situer l'écrivain par rapport à un mouvement littéraire dans un rapport *« d'appartenance »* ou au contraire de *« dissidence »* ou adopter une position qui est néanmoins influencée par des mouvements littéraires précédents.

---

241- CH. BONN, *Littérature algérienne de langue Française et ses lectures*, Ed. Naman, Canada, 1982.

242- H. MITTERRAND, *Le discours du roman*, Ed. PUF, Paris, 1980.

Il serait intéressant aussi de replacer l'œuvre étudiée dans l'ensemble de la production de l'auteur car elle peut comporter des thèmes caractéristiques de l'écrivain. Selon Ali Amar : « *l'algérien de 1974 s'identifie d'autant plus volontiers à la culture dominante (donc à l'idéologie) que par le passé* »<sup>243</sup>. Dans le contexte socio historique de sa production, *La chrysalide* représente une prise de position vis-à-vis de situations de bases affectives et conflictuelles (voir tous les aspects dénoncés) et même en s'exprimant en français, elle traduit une pensée spécifiquement algérienne. Face à sa prétention référentielle, ce roman a pu se fixer pour objectif de représenter tous les aspects de la réalité psychologique, sociale ou culturelle. Ainsi, il remplit, selon J.M.Adam, *une fonction mathésique : il s'agit de disposer à l'intérieur du récit, des savoirs de l'auteur, qu'ils proviennent de ses enquêtes ou de ses lectures*<sup>244</sup>. En effet, à travers le roman se reflètent les lectures, de l'adolescente qu'est Faiza et peut-être qu'était Aicha Lemsine, des romans en vogue à l'époque (*Jane Eyre*, *la dame aux camélias*, *les hauts de hurle vent*, *Colomba*, *les sœurs Brontë*). Faiza, reflète bien le personnage que Aicha Lemsine « *était* » peut-être ou que toute femme algérienne devrait suivre. Nabil Farès nous décrit bien l'écrivain algérien en disant de lui : « *l'écrivain est aussi impliqué à l'intérieur de sa propre écriture par l'ensemble de ce qui a été vécu par les algériens* »<sup>245</sup>.

243- A. AMAR, « au commencement, il y eut le choc culturel », *El moudjahid culturel*, n°140 15 Nov. 1974.

244- J.M. ADAM, A. PETIT JEAN, *le texte descriptif*, Ed. Nathan, Paris, 1989. Cité par D. MORTIER, Op. Cit., p. 81.

245- N. FARES, « La littérature algérienne », *Lib*, Oct. 1971. Cité par A. M. NISBET, Op. Cit., p. 158.

« A quatorze ans, Faiza était si avancée dans ses études, si cultivée qu'elle pouvait lire les livres de son frère. Comme lui, elle avait soif de savoir et d'informations » (chrysalide p134) « Souvent, la jeune fille racontait à Mâ Khadîdja les histoires fantastiques de ses livres. La vieille tendait son visage attentif auréolé de tendre naïveté. Elle redevenait enfant et la plus jeune se transformait en femme grave, les traits animés par la joie de lire. Elle feuilletait les pages en parlant des héroïnes fabuleuses des récits...un jeune homme surmontait tous les obstacles, fuyait sa famille pour aimer librement sa bien-aimée ; Marguerite...et lui Armand... » (Chrysalide p136). « Khadîdja demandait des précisions, posait des questions et après rêvait sur la destinée de cette « Dame aux Camélias » (chrysalide p136). « Et pourtant, Faiza lisait la mythologie grecque et l'imagination de Khadîdja s'enflammait...Antigone, fille D'Œdipe, farouche contestataire des fausses justices, qui mourut pour avoir enfreint les lois en ensevelissant son frère Polynice ... « même avant !...disait la vieille Mâ, les femmes s'érigeaient contre les folies des hommes ? » Khadîdja demandait toujours des légendes où les femmes étaient les héroïnes...ces noms étranges se confondaient dans la tête de Khadîdja. « Jane Eyre ...les Hauts de Hurlevent », les sœurs Brontë par leur romans remportèrent tous les suffrages auprès de Mâ Khadîdja » (chrysalide p137). « Elle eut aussi la surprise de découvrir que le sens de l'honneur, tant prisé dans le village ainsi que la force des clans familiaux et l'orgueil du mâle existaient aussi dans d'autres contrées...Elle en resta muette de stupeur ! En entendant l'histoire de « Colomba ». Le récit dramatique la fit frissonner mais aussi juger avec plus de philosophie les lois du pays qui en somme n'étaient pas aussi rudes

*et sanguinaires que les traditions de vendetta ailleurs... »* (Chrysalide p138).

C'est vrai qu' « *on ne peint bien son propre cœur, qu'en l'attribuant à un autre* » disait Chateaubriand. Ce qui explique le lien entre l'auteur et celui dont il écrit la vie. Aicha Lemsine, en utilisant une sorte de mimétisme voit la réalité et la dénonce à travers les yeux ou l'esprit d'une de ses créatures qui interprètent selon ses capacités ce qu'elle voit (discours que tient Faiza à Kamel, Karim et Jamel réunis. Discours que tient Khadîdja à son mari et Si Tadjer, discours que tient Malika à son mari, à Faiza, Jamel et Karim) ce qui nous laisse supposer que « *la manière d'appréhender le monde est presque toujours liée à une façon de l'exprimer* »<sup>246</sup>. Paul Ricœur et G.Genette, quant à eux, démontrent que « *pour l'auteur, chaque détail, chaque incident, sous ses dehors inattendus ou anodins, mérite d'être rapporté s'il sert pour la suite de l'histoire. « Le contingent » dans le roman n'est jamais inutile, les détails gratuits sont si rares* »<sup>247</sup>. Mostfa Lacheref se fait l'avocat, lors d'une brève contribution à un débat, d'un roman qui soit conscience du monde vécu, cadre de toutes les possibilités pour : « *transformer la société sur des bases concrètes en dehors des mythes inhibiteurs* »<sup>248</sup>.

---

246-F. RULLIER- THEURET, *Approche du roman*, Ed. Hachette, Paris, 2001, p. 45.

247-Ibid.

248- M. LACHEREF, « Le roman maghrébin », *revue* n°13, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> Trimestre, 1969.

Ce sont les conditions politiques, religieuses, sociales ou esthétiques qui devinrent la matière même de la narration structurée par une intrigue amoureuse : la tendance romanesque est essentiellement préoccupée de « *scruter les affres* » d'une conscience dans ses rapports avec le monde, c'est l'imaginaire qui fonde l'essence même du romanesque. Imaginaire qui, à travers le roman, *La chrysalide*, dévoile, restitue des événements ou bouleversements sociaux présents dans toutes les mémoires : c'est l'ensemble de l'univers romanesque qui est à l'image de la société qui le produit. Aicha Lemsine recourt à la fictionnalité pour expliquer des réalités sociales. Tout ce passe comme si la fiction était en quelque sorte l'exutoire où l'écrivain se libérait de sa pudeur. « *La fiction narrative imite l'action humaine, elle a le pouvoir de refaire la réalité* ». C'est la fiction qui permet de dire, de démasquer et reproduire la réalité telle qu'elle est réellement, dire ce qui est de l'homme, de ses comportements et du monde. Le travail de la littérature est de masquer le caractère inventé de la fiction pour tenter de faire passer la réalité qui se pose en s'opposant et dénonce les préjugés. Cet univers fictif cohérent et harmonieux apparaît comme une sublimation de la situation vécue : L'Algérie est cette terre de conflits qu'il faut délivrer.

La chrysalide comme tout texte littéraire joue ainsi le rôle d'éveilleur de conscience et d'ouverture d'esprit : « *La chrysalide est un roman rose, il n'est pas que cela, c'est aussi un roman écrit par une algérienne qui tente de dévoiler des traditions et des tabous. C'est donc le caractère algérien qu'il faut examiner* »<sup>249</sup>.

---

249- CH. ACHOUR, *La chrysalide, entre le roman rose et le roman exotique*, Ed. ENAP, Alger, 1978, p. 8.

Notre auteur tente de combattre comme tant d'autres écrivains au lendemain de la libération de l'Algérie, la vie personnelle étouffée par la vie sociale et pousse ses lecteurs à se poser des questions sur les problèmes de l'époque (post coloniale) à savoir l'aliénation dont les femmes sont victimes dans certains milieux ruraux. Et à travers la dénonciation des pratiques sociales ancestrales, elle dénonce le colonialisme qui y est décrit à partir d'une expérience personnelle, celle de Khadîdja. Ses critiques choquent dans un premier temps par leurs caractères iconoclastes qui obligent pourtant à mettre en doute, malgré soi, les certitudes acquises. Aicha Lemsine peint les algériens vivant la situation coloniale dans toutes ses implications et contradictions.

L'ensemble du texte, à travers tous ces dévoilements et dénonciations fonctionne comme un grand acte de langage indirect qui exige du destinataire un travail « *de dérivation d'un sens caché* »<sup>250</sup>. Ce roman constitue un véritable laboratoire d'observation des tendances sociales et historiques en émergences.

La situation lourde de conséquences de la colonisation et de l'acculturation, la mauvaise utilisation de l'Islam, les problèmes du développement social et d'intégration au progrès, les luttes antérieures sont autant de facteurs déterminants qui, dans les pays du Maghreb, ont créé des situations communes qui soulèvent énormément d'interrogations ; parmi les questions primordiales qui se posent à la nouvelle génération, nous citerons celles qui sont citées

---

250- D. MAINGUENEAU, Op. Cit.

par Charles Bonn : « *parmi les cinq principaux problèmes qui intéressent les jeunes algériens : réalité sociale et familiale, conflits de génération, le couple et l'amour, la réforme agraire, l'émigration en Europe* »<sup>251</sup>, le troisième, à savoir le couple et l'amour, est le plus important avec le thème de l'émancipation de la femme qui recueille un suffrage de 71,4%. Le roman va refléter une réalité algérienne durant la période coloniale (dans un premier temps), il va décrire un monde rural pauvre et abattu, des êtres effacés par le colonialisme. La longue guerre de la conquête coloniale fut pour l'Algérie à plus d'un titre une dure épreuve car elle visait avant tout « la main mise » sur les terres et les richesses du sol et imposait au pays un peuplement agricole étranger (en enlevant leurs terres aux algériens). Le patrimoine fut ensuite l'une des cibles principales du colonisateur. La France n'a pas seulement volé les terres et aliéné les hommes, elle a aussi violé les consciences, Aimé Césaire a raison de souligner que la France a tué la culture algérienne en la tenant en dehors du mouvement de l'histoire, en provoquant un effacement de cette dernière et une acculturation. Les ravages de la guerre et le cruel déracinement ont affecté le plus notre société rurale alors que la cité urbaine, elle, était beaucoup moins touchée ; c'est pour cela que c'est le lieu (village) où nous rencontrons les traditions les plus rigides. Ce contact avec le monde occidental a été funeste surtout pour les femmes algériennes : la colonisation était la cause de tous leurs malheurs car au début et pendant longtemps, seuls les hommes sont entrés en relation avec elle.

---

251- - CH. BONN, Op. Cit., p. 139.

De ce fait, le monde des femmes s'est rétréci et est resté en arrière dans l'ignorance et l'isolement, d'où l'effacement de la femme considérée comme refuge et abri de l'identité collective.

Face au colonisateur, la société algérienne s'est refermée sur elle-même pour préserver et maintenir les valeurs qui constituent sa personnalité collective. La société algérienne masculine surtout a réagi en maintenant ses femmes à l'écart « *ainsi, la femme est devenue gardienne de la maison algérienne, instituée en retranchement des valeurs traditionnelles contre les influences étrangères. L'homme dérouté par la présence et le genre de vie de l'occupant, retrouvait auprès d'elle le sentiment sécurisant de la pérennité de ses origines et aussi l'exercice contesté par ailleurs de son autorité* »<sup>252</sup>. Le monde paysan représente le terrain favorable où les traditions sont solidement ancrées mais la colonisation n'est pas l'unique responsable des maux dont le peuple algérien est accablé, le problème est dans l'homme et dans son rapport avec le réel et le monde. Même si « *la révolution armée nous a délivrés de la colonisation, elle n'a pas réussi à nous délivrer de ses préjugés. Il est nécessaire de faire une autre révolution, mais qui la fera ? L'école, seule ne suffit pas. La même idée revient actuellement avec insistance chez nos écrivains algériens qui veulent jouer leur rôle social* »<sup>253</sup>.

---

252- N. ZERDOUMI, *Enfant d'hier*, Ed. Maspero, Paris, 1970, p.35.

253- J. DEJEUX, *Littérature algérienne contemporaine*, PUF, Coll. Que sais- je ? n°1604, 1975, p.115.

Ce que M.Kheir Eddine confirme en disant que l'écriture comme le personnage féminin ont le même rôle et participent à un même projet celui de « *lutter contre l'oppression mais aussi démystifier et abattre les croyances venimeuses qui font ramper le peuple* »<sup>254</sup>.

A la base de toute fiction romanesque, il y a un fond de réalité et, c'est « *ce noyau de vérité* », de réalisme qui est recherché dans l'image que les écrivains donnent de la femme. Dans notre œuvre, il serait intéressant de suivre dans les faits le processus de l'évolution de la femme et voir dans quelle mesure la colonisation a participé au blocage du développement du personnage féminin.

La chrysalide, évocation de la condition féminine, se présente comme l'une des meilleures, sinon la meilleure expression récente de la défense des femmes et de leurs droits dans notre société. « *Faiza revoyait l'attitude de Malika...celle-ci malgré son confort moral avait senti que sa sœur disait vrai quand elle attaquait les lois établies par l'homme, brandies au nom de la foi pour protéger la femme* » (chrysalide p252). « *Elle savait que la femme n'avait pas le droit d'outrepasser certaines règles...A cause de son sexe qui faisait qu'on l'abordait comme une moins que rien si elle se promenait seule dans les rues...elle n'avait pas le droit de penser, de crier, de se défendre quand on la bafouait...elle n'était qu'un vagin voué à la seule activité procréatrice...elle n'avait pas de cerveau, médecin ? Ingénieur ? Elle n'était qu'une femme ! ...et la religion, la culture, l'état, le ciel et les enfants la condamnaient* » (chrysalide p252).

---

254- M. KHEIR-EDDINE, Fonction organique de l'écriture dans la mémoire future, pp.50-52.

Cité par A. M. NISBET, Op. Cit., p.150.

Aicha Lemsine est une voix qui dénonce toute forme de contraintes, d'asservissement de la femme. Comment la *Chrysalide* peut-il être un roman d'expression de combat ? Marthe Robert disait que : « *l'Antiquité n'a pas eu de roman parce que la femme y était esclave* »<sup>255</sup> et que « *le roman est l'histoire des femmes* »<sup>255</sup>. L'auteur inscrit l'histoire d'une famille dans celle de son pays : la lutte contre l'injustice envers les femmes va coïncider avec le combat pour la liberté et la justice du pays. C'est « *une histoire* » qui passe par la mémoire et le combat féminin. La société Arabe musulmane sous le poids des traditions a poussé la femme à vivre dans l'ombre : elle est devenue, dans la pratique et de par son caractère tabou, le symbole de l'honneur à sauvegarder, la propriété de l'homme, destinée au foyer et à la reproduction. Refuge, la femme- mère l'est devenue de façon plus importante encore pendant la colonisation. La résistance à la domination extérieure s'est manifestée par un durcissement des traditions familiales et même de l'Islam qui s'en trouvera déformé. Dans le pays colonisé, le foyer est devenu le seul endroit où l'homme redevenait le maître, et la femme terrain de revanche du colonisé : « *Repliés sur eux même, agrippés aux usages et coutumes, au lois du coran ...c'était là leur unique planche de salut...la famille : cellule puissante dans laquelle ils étaient libres ! Pour affirmer leur personnalité...ils durcissaient ...* » (*chrysalide* p75). Dans ce désir d'affirmer leur identité et leur appartenance à une communauté dont le colonisateur niait la personnalité, les hommes maintenaient les femmes en état

---

255- M. ROBERT, *Le roman d'autrefois et le roman d'aujourd'hui*, cité par N. KHADDA, in *représentation de la féminité dans le roman algérien de langue Française*, OPU, Alger, S D, p.7.

d'infériorité et d'enfermement. La femme algérienne rencontre plus d'obstacles à sa libération, son maintien dans les traditions a constitué une force de résistance politique à l'envahisseur occidental : « *Par obéissance naturelle, la femme s'est faite gardienne de ces traditions ancestrales, contribuant ainsi à s'enfermer un peu plus dans « la maison tombeau »* »<sup>256</sup>. Le monde de la femme traditionnelle est celui de l'espace clos, de la cour, de la maison, du voile, de la magie ; l'homme au contraire appartient au domaine public, la rue, la religion ; le travail de l'homme s'accomplit au dehors, celui de la femme reste obscur, caché, dirigé vers l'activité familiale dont Aicha Lemsine donne la description : « *plus que celle de la ville, la campagnarde jouait un rôle essentiel dans la vie sociale et économique de sa communauté* » (*chrysalide* p76). « *On lui avait appris à cuisiner, à faire le ménage, à broder, coudre, filer, tisser, etc.* » (*chrysalide* p76)

« *Celles qui vivent cloîtrées dans leur cour...ces dernières au contraire après leurs tâches domestiques, s'inventent des loisirs dans la confection de pâtisseries, la couture ou les bavardages* » (*chrysalide* p77). « *L'homme passait ses loisirs au café ou à la mosquée après son travail* » (*chrysalide* p77).

Tous ces aspects traditionnels durcis laissent la femme coupée du monde, enfermée dans les murs de sa maison et dont l'unique fonction est la procréation d'héritiers mâles.

---

256- DRISS CHRAIBI, note de lecture

« *Aujourd'hui mon devoir me recommande de prendre une autre femme pour me donner les fils que tu ne peux plus me donner, toi...* » (*Chrysalide* p55).

Le problème de la femme est l'un des objectifs de la quête de Aicha Lemsine car « *l'oppression de la femme, soudain, symbolisait et illustre l'oppression de la nation* »<sup>257</sup>. Le problème féminin en Algérie est « *fortement marqué d'aspects dogmatiques et moraux et par la réaction de milieux tant traditionalistes que réformistes* »<sup>258</sup>. C'est pour cela que dans l'ensemble des romans algériens d'expression française, la femme est le plus souvent inexistante ou confinée au rôle social de la mère ou d'épouse soumise. Simone de Beauvoir disait que: « *le problème de la femme a toujours été un problème d'homme* » et dans notre roman elle est non seulement présente mais célébrée comme étant « *l'avenir de l'homme* » selon Aragon.

Khadîdja, première héroïne du roman, est le support de toute une symbolique féminine patriotique, elle est source de vie, image et symbole de révolution. De quelle révolution s'agit-il ? Celle de la condition des femmes ou celle du pays contre le colonialisme ? La révolution de Khadîdja, symbole de la maternité et de la permanence de race, cet être moral qui a une histoire, des ancrages, des transformations, être qui se veut sensible à l'environnement et au contexte, à des causes multiples tel le combat pour les femmes, le respect des vraies valeurs et traditions qui font et défont la personne, et pour la remise en cause de certaines pratiques du passé.

---

257- N. TOMICHE, *histoire de la littérature romanesque en Egypte moderne*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1981, p.39. Cité par S. RAMZI – ABADIR, *in La femme arabe au Maghreb et au Machrek : fictions et réalités*, Ed. ENAL, Alger, 1986, p. 25.

258- S. RAMZI - ABADIR, *ibid*, p. 93.

Ses propos sont là pour démystifier des croyances et des comportements révolus afin de révéler la face obscure du social, par l'intégration de nouvelles valeurs (à travers le personnage de Faiza). Aussi demeure-t-elle gardienne des traditions jusqu'à la fin du roman. La révolte de Khadîdja vient de l'extérieur à travers le couple de médecin français, et c'est sur un cri de révolte que débute le roman « *De cette torpeur d'un crépuscule tiède de l'été jaillit un cri...suivi d'un gémissement tel un projectile invisible au milieu de l'indifférence des passants ...soudain le cri encore !...il devint hurlement* » (*chrysalide pp11-12*). Révolte et conflit personnel perçus par le village tout entier à travers un cri déchirant ; à travers ce cri, la narratrice nous permet un retour qui a pour but de mettre en lumière la cause du conflit c'est-à-dire « *tout un passé surgissait du fond des temps, remémorant une histoire, semblable à mille et mille autres jalonnant la société, et ce qu'en firent les traditions déformées par les hommes* » (*chrysalide p15*), ces traditions que les hommes se sont appropriées et mises à leur profit pour maintenir la femme en état de dépendance. C'est lorsque Mokrane envisage un quatrième mariage qu'elle se révolte et s'oppose farouchement à ce projet d'union ; elle n'avait jusque là que céder aux désirs de son mari sous l'emprise des traditions, de la famille, du village « *le ventre plat de Khadîdja était non seulement contraire aux « canon de la beauté » de l'entourage, mais surtout une insulte au sens de « l'honneur »* » (*Chrysalide p 21*). Les impératifs de l'honneur vont conduire Mokrane à céder à sa mère : le taleb vient de « *désensorceler Khadîdja* » (malgré l'atout que Khadîdja possédait : l'amour de son mari) « *la vie lui avait distribué depuis longtemps les cartes : elle avait joué de son mieux* » (*chrysalide p14*). Au début, elle était prête à tout pour sauver son mariage, même à tuer « *je suis*

prête à tout !...même à tuer ! »(Chrysalide p 118), à blasphémer « *Je maudis dieu* » (chrysalide p115), à se soumettre à la sorcellerie et au taleb ramené par sa belle mère, et plus tard à la médecine française. Comprenant les inquiétudes de son mari pour sa vieillesse et son honneur, elle accepte, le cœur rongé, de partager son foyer une première fois avec Ouarda puis une deuxième fois avec Akila, après la mort de Ouarda, qui met au monde trois filles (Faiza, Malika et Hania). Pour Aicha Lemsine, cette passivité féminine est le fruit d'une profonde philosophie, enseignant la sagesse et le courage d'assumer les coups du sort, la sauvegarde de l'honneur familial « *Sa condition de femme ne lui permettait pas d'autres combats que ceux de la résignation. Il y avait des règles qu'il fallait accepter et des lois auxquelles il fallait obéir pour ne pas être au moins une mauvaise rivale. Jouer son rôle jusqu'au bout pour ne pas perdre la face dans ce monde clos des femmes* » (chrysalide p74). De cette révolte, deux confrontations vont naître et engendrer avec elles un espoir grandiose en créant un nouveau mythe qui sera ensuite achevé par la guerre d'indépendance qui va accorder à la femme une place privilégiée. La première confrontation que A.M. Nisbet nomme « *singulière* »<sup>259</sup> où Khadîdja s'oppose à la volonté de son mari qui ignore le défi qu'elle lui lance et ne veut pas la considérer comme une adversaire mais à la réflexion, il lui attribue les qualités d'un homme : « *cette femme vit depuis vingt-trois ans auprès de moi, et, je découvre aujourd'hui qu'elle sait parler comme un homme...comme un homme de lois, avec les mots qu'il faut, des mots justes !* »(Chrysalide p121).

---

259- A. M. NISBET, Op. Cit., p. 90.

Il est donc obligé d'accepter le défi lancé lorsque celui-ci devient « *publique* » (c'est la deuxième confrontation) où Khadîdja s'oppose au représentant symbolique du village « *Si Tadjer* » qui devient « *cramoisi de fureur contenue* » (*chry p121*) et la condamne : « *tu ne sais donc pas dans ta folie, dit-il,- ô femme que tu es condamnée devant la loi à sortir simplement dans ta gandoura avec tes bras sur la tête !* » (*Chry p121*) en demandant vengeance : « *Renvoie cette femme qui nous insulte ! Par Allah ! Châtie- là...* » (*Chry p122*), à qui Khadîdja répond avec un mépris écrasant « *je sortirai avec vos cœurs entre mes dents et mes ongles pleins de vos chairs...je jure que cela restera dans les mémoires de toutes les générations à venir* » (*Chry p121*). Alors la métamorphose de Mokrane se produit « *Khadîdja soutint longuement le regard de Mokrane. A cet instant, plus rien n'existait, que deux êtres liés pour la vie. Un homme ayant enfin compris la vanité de ses désirs...une femme venait de triomphait de tant de siècles de malentendus* » (*chry p122*). Les lois sociales et morales sont remises en cause à ce moment : la femme a pris la place jusque là réservée à l'homme « *une femme avait agi seule ! Comme un père puissant, un frère ou un fils, pour protéger sa rivale* » (*chry p123*). Le triomphe de Khadîdja renverse le rapport de force traditionnel, dans la mesure où elle a été jugée d'être comme un adversaire. Par cet acte de révolte extrême, Khadîdja devient « *la pionnière* » dont l'audace va libérer toutes les autres femmes en leur ouvrant la voie par l'intermédiaire par la suite de Faiza qui grandit en vivant dans les traditions durcis à cause de la colonisation (qu'elle n'avait jusque là pas remises en question malgré qu'elle soit sensible et sensibilisée à l'injustice dès son jeune âge) « *cette dernière savait ce qui se passait, elle avait entendu maintes fois les femmes en parler entre elles. Elle priait ardemment*

*avec toute la foi de son innocence. Allah ! Allah ! Fais que ce soit un garçon ! Pour ma pauvre mère, pour Mâ Khadîdja, pour mon père ! Pour mes petites sœurs !... » (Chry p127).* Sa prise de conscience est déjà ressentie comme une révolte « *Faiza estimait que devenir une chose comme toutes ces femmes qu'elle regardait vivre autour d'elle, succomber au besoin de la chair, cela revenait dans l'esprit à sacrifier les richesses de l'action dans la vie. Epouser un homme, devoir lui montrer toute son existence de la reconnaissance pour avoir été « l'élue » ...il n'y avait pas de quoi frémir pensait-elle comme la naïve Malika ...elle aurait voulu expliquer tout ce qu'elle ressentait à sa mère, aux autres ! Leur dire qu'elle se refusait à être enfermée dans l'esclavage sans issue des enfants, du ménage et des plaisirs du lit conjugal...elle désirait un autre destin ! Elle écoutait ses tantes et les amies raconter toujours les mêmes histoires anciennes...et son âme frémissait secrètement en imaginant son avenir qu'elle se jurait d'arracher à tous les obstacles » (chry pp145-146).* Faiza, l'idéal de Khadîdja est présentée du début du roman jusqu'à la fin comme le versant féminin de l'émancipation, comme le véritable porte parole des femmes de l'Algérie contemporaine et modèle parfait de leur libération et de leur épanouissement. Elle est présentée comme le symbole du passage de la tradition à la modernité, elle refuse la femme objet d'antan passive et soumise : elle illustre bien le projet de la chrysalide.

La vraie révolution commence après l'indépendance où les femmes vont jouer un rôle actif. Faiza à quinze ans, elle imagine son avenir et se jure de se l'arracher à tous les obstacles en décidant de quitter le village à cause des conditions de vie qui l'étouffent ; cette décision se matérialise grâce à son frère Mouloud, qui la prend sous sa protection. Elle découvre la ville, les études, la modernité. Ces

nouveaux éléments dans sa vie la fascinent même en allant à l'encontre de ses connaissances d'avant et c'est à travers cette condition qu'elle forge sa propre conception de la vie. Conception qui demande la participation de toutes les femmes. *« A travers ces faisceaux de contradictions, la jeune fille forgeait sa conception personnelle de l'art de vivre...elle était consciente d'un fait certain en elle : son refus d'être considérée physiquement ou intellectuellement comme inférieure à l'homme...la femme ayant désormais un rôle aussi important que celui de l'homme dans la vie du pays. Et grâce, pensait-elle, à la constance et à la conduite de toutes...l'indépendance du sexe dit faible se démocratisera dans tous les domaines »* (chry p221). *«Maintenant, son émancipation est presque chose faite. Ceci dans tous les domaines, dans la plupart des contrées du globe...cela s'est répandu comme une traînée de poudre. Partout elles exercent des métiers d'hommes, ont les mêmes prérogatives : avocates, médecins, dentistes, magistrats, juges, ingénieurs, architectes, PDG. Et aussi chefs d'états... »* (Chry p121).

Le développement du personnage féminin met en évidence une situation conflictuelle et en confrontation deux codes, celui de la tradition et celui de la modernité en parallèle avec deux langages celui de la mère (Khadîdja) et celui de la fille (Faiza). La narratrice tient toujours un discours critique sur les traditions à travers les faits et gestes de ses personnages ou à travers leur paroles. *« C'était un être droit, avec une grande générosité de cœur et d'esprit, mais en lui, vivaient fanatiquement les traditions et la puissance du sexe masculin »* (chry p70). *Les cancans dans le village faisaient et défaisaient les familles. La peur ancestrale du « qu'en dira t-on » façonnait les gens dans une armure rigide d'hypocrisie. Les tabous*

*tuaient tout élan... » (Chry p74). «Mais elle était faible à cause des lois entourant son sexe. Exposée à partager le lit conjugal avec une rivale légitime, obligée d'accepter l'homme qu'elle n'avait pas choisi, fût-il borgne, boiteux, vieux ou vicieux » (chry p77).*

Khadîdja, gardienne des traditions, est néanmoins symbole de la femme brisant l'institution séculaire. Faiza, quant à elle est un point de convergence des rencontres culturelles et le résultat de manifestations de la modernité qui commence à apparaître ; c'est elle qui rend compte de la rencontre conflictuelle de deux mondes. L'itinéraire d'une évolution psychosociologique de la femme passant de la tradition à la modernité suit le même chemin d'une évolution historique et sociale du pays qui aboutit :

1- à la libération physique et psychologique de Khadîdja et surtout de Faiza et à travers elle celle de la femme algérienne.

2- à la libération d'un pays (l'Algérie) et au développement social, économique et politique.

Les femmes ont pris part active à la lutte armée, ce qui leur a valu cette nouvelle image de liberté, mais la chrysalide nous révèle « *une combattante déçue* » emprisonnée. Cette situation romanesque correspond à une réalité sociale qui n'a pas concrétisé l'espoir entrevu. Aïcha Lemsine décrit Fatima comme « *... une grande fille brune aux traits ingrats sans beauté sinon celle de l'âme* » (chry p110). « *...Et les hommes ne faisaient pas attention à elle, parce qu'elle travaillait, sortait sans voile...de plus, elle n'était même pas attirante...* » (Chry p111). « *De quoi étaient faits ses rêves ? Ses espoirs ? Un jour peut-être ! Ne disait-on pas que chacun de nous naissait avec sa part de bonheur sur terre ?...* » (Chry p111). A la libération, on apprend que Fatima a aidé, caché et soigné les

Moudjahiddines pendant la lutte armée. Le peu d'envergure du personnage de Fatima, la combattante et le rôle tout à fait conventionnel qu'Aïcha Lemsine lui fait jouer (critique faite par Christiane Achour et Hafid Guefai) illustrent bien la faible considération accordée, en fait à la combattante après l'indépendance (Fatima se marie et disparaît de la scène).

Dans *La chrysalide*, la combattante est utilisée à des fins de dénonciation car la révolution finie, les hommes ont repris le pouvoir, ne lui laissant du rôle qu'elle a joué que le souvenir : dans la vie du pays après l'indépendance, la femme déçue se voit refuser la place et le rôle que sa participation à la lutte lui avait promis. Après le redressement révolutionnaire de 1965, la crise politique s'aggrave, le peuple se réveille, prend conscience et le chemin de la modernité s'ouvre à travers Faïza à toutes les autres femmes : « *L'année 1965 fut faste : d'abord le redressement politique du pays et celui du prestige dans la maison de Si-Mokrane. Faïza était reçue à son premier bac et Malika se mariait avec Kamel* » (*chry p179*). « *Le premier vint soudainement laissant les gens pantois de surprise ! La nymphe tumultueuse entra dans l'âge adulte comme Faïza et sa jeune sœur ...les verbiages finirent. Un calme tranquille et lucide s'installa dans le pays présageant une ère sérieuse et laborieuse dans tous les domaines* » (*chry p 179*).

L'année 65 fut faste (du latin *fastus* : expression de la volonté divine) qui voulait que les jours prochains soient heureux pour l'Algérie et favorables au développement du pays ainsi que pour la famille Mokrane. « *Le succès de Faïza en cette année fut comme un symbole de commencement de la fin* » (*chry p179*). « *Malika et Kamel s'aimaient depuis le premier jour ...la famille se doutait bien de cet amour et s'en amusait* » (*chry p 179*). « *Amour* » sentiment,

toléré et même accepté par la famille Mokrane, une des plus vieilles familles du village : Aicha Lemsine tente de restituer à travers La chrysalide la place dû à ce « *sentiment, radicalement antisocial* »<sup>260</sup> à l'époque et d'où découlaient des mariages qui n'avaient pour but que la procréation non l'union des époux s'aimant. Le thème de l'amour dans la relation conjugale et même extraconjugale est très présent dans notre roman à travers les couples (Khadîdja – Mokrane, Malika- Kamel, Mouloud- Yamina, Faiza- Fayçal) (thème que nous allons développer dans l'affirmation de soi).

Les traditions, les coutumes ancestrales, les interdits emprisonnent la femme dans une condition difficile et entravent son évolution. Entre l'homme et la femme existe alors un rapport de domination et de subordination : une forme extrêmement ingénieuse de « *colonisation intérieure* »<sup>261</sup>. Le mode de vie des milieux traditionnels présentés met en évidence une société uniquement masculine. M. Dib affirme qu' « *un homme qui opprime une femme n'est pas plus libre qu'un pays qui en opprime un autre* »<sup>262</sup>. La femme traditionnelle est toujours associée à l'image de la mère. Elle est faite pour se marier, pour donner des enfants à son mari, mais ce sont surtout les enfants garçons qui raffermissent la condition de l'épouse au sein du foyer. Dans la société traditionnelle, dans les rapports hommes – femmes la répudiation et la polygamie vont de pair. Dans l'Incendie, Dib fait dire à son héros : « *la terre est femme, le même mystère de fécondité s'épanouit dans ses sillons et dans le ventre maternel* »<sup>263</sup>.

260- Idée émise par DENIS DE ROUGEMENT dans *l'Amour et l'Occident*, Plon, 1939, cité par N. KHADDA, Op. Cit., p. 33.

261-N. KHADDA, *ibid*, p. 54.

262- M. DIB, cité in *littérature maghrébine d'expression française*, OPU, Alger, p.155.

263- M. DIB, *L'Incendie*, Ed. Du Seuil, Paris, 1954.

« *L'homme lui, semeur de grains, est maître de la terre et de la femme. Il s'approprie la fertilité et la fécondité. Stérile, la femme est comparée à la terre aride* »<sup>264</sup>. L'épouse stérile ne rend pas à son mari les services qu'il est en droit d'attendre d'elle. La stérilité de la femme constitue une raison valable à sa répudiation ou au remariage. Fort de son droit, l'homme se lance dans une série de mariages : il peut imposer à sa femme, dans sa maison, une rivale ou des rivales légales (Ouarda puis Akila), rien de tel pour empoisonner la vie d'une femme, lui faisant éprouver douleur, jalousie et humiliation au plus profond de ses sentiments. Khadîdja devient une jeune femme aigrie : « *chaque jour plus hargneuse* » (Chry p22). « *Elle perdit ses belles illusions et aussi beaucoup de sa naïveté. Elle se durcit contre les autres et elle-même...elle ne connaissait plus le repos du sommeil, réparateur de tous les soucis...l'obsession de sa stérilité lui faisait garder les yeux ouverts jusqu'à l'aube...* » (Chry p 35). « *Sa parole est dans la procréation. Malheur à la femme stérile, l'enfant qui naît est une parole qu'elle gagne sur le système répressif* »<sup>265</sup>.

Menacée très vite de remariage, Khadîdja est arrivée in extremis à procréer en allant chez le couple de médecin Français qui lui procure une voie qui la mène d'une part à la révolte et d'autre part à la liberté. Cet acte revêt un grand intérêt car il traduit pour elle une métamorphose. Le fait d'entreprendre une telle démarche inhabituelle procure pour Khadîdja une confiance en elle-même ;

---

264- M. DIB, cité par S. RAMZI – ABADIR, Op. Cit., p. 82.

265- T. BENDJELLOUN, la plu haute des solitudes, cité par A. MOSTAGHANEMI, ibid, p. 156.

elle surmonte la colère de Mokrane et ne pense qu'à une seule chose : accomplir la mission qu'elle s'est assignée : procréer. Par cet acte, Khadîdja balaye d'un coup les coutumes qui ont toujours paralysé les femmes et empêché d'agir. Elle a découvert en elle la force et le courage d'assurer une décision difficile et surtout prendre les moyens de la mettre à exécution malgré tous les interdits de sa société (rurale). A l'issue de son aventure positive, Khadîdja se sent différente, adulte, transformée, consciente de l'ampleur de ses capacités (retour vers le médecin français pour examiner Akila cette fois-ci). Khadîdja a un fils mais ne pourra plus avoir d'autres enfants. Cette stérilité secondaire mais réelle est la cause du remariage de Mokrane. Face à la polygamie, l'attitude de Khadîdja, la première et deuxième fois est passive avec un sentiment d'impuissance ; elle est non seulement consentante, mais également persuadée du bien fondé de ce choix « *Sa condition de femme ne lui permettait pas d'autres combats que ceux de la résignation. Il y avait des règles qu'il fallait accepter et des lois auxquelles il fallait obéir pour ne pas être au moins une mauvaise rivale. Jouer son rôle jusqu'au bout pour ne pas perdre la face dans ce monde clos de femmes* » (chry p74). « *...Il savait pour quoi...Khadîdja n'admettait pas le partage...toute son âme se révoltait, même si elle était consciente que c'était une situation normale dans les coutumes* » (chry p80). « *C'est ainsi ma fille ! Nos hommes se doivent de perpétuer la race, une femme qui n'est pas capable de faire des fils doit accepter son sort ; il est donc vain de se révolter !* » (Chry p98). *Il semble que la polygamie soit le temps tragique du roman* <sup>265</sup>. Autour de cette pratique, s'organisent les relations du couple, dans la société et la famille. Inscrite dans la séquence d'ouverture, la révolte de Khadîdja est un discours apparent sur la polygamie qui est une

tradition inséparable de l'univers traditionnel dans lequel, elle exhorte ses enfants à s'insérer. Après cette bienveillante tolérance, elle se révolte. Khadîdja est récompensée puis qu'en associant la force de sa révolte à la fécondité de Akila, elles arrivent enfin à donner un fils à leur mari. Ce second fils tant attendu, *dans le système idéologique du roman ne peut-être interprété que comme récompense du bon (Khadîdja et Akila)*<sup>267</sup> qui ont su préserver la famille des forces maléfiques. Ce n'est pas contre la polygamie que notre héroïne se révolte mais contre ses excès. « *Khadîdja dira ces mots comme si elle crachait avec mépris sur ceux qui éprouvaient le besoin de prouver leur virilité dans la folie de la collection des épouses* » (chry p 241). Condamnée par le Coran, la polygamie ne doit pas dépasser comme toutes les coutumes, certaines limites : « *la polygamie n'est pas une obligation dans le droit musulmans, mais une simple tolérance limitée et strictement réglementée. Valable à une certaine époque et dans certaines sociétés, elle est aujourd'hui l'exception et son abolition légale dans certains pays musulmans comme la Turquie, ne contredit nullement l'esprit de la loi musulmane* »<sup>268</sup>. La polygamie est bien dénoncée comme une coutume aliénante aujourd'hui par la nouvelle génération montante (symbolisée par Faiza, Karim, Malika Mouloud) car elle ne correspond plus à la structure sociale ;

---

267- Collectif, *Présence de femmes*, OPU, Alger, Mars 1984, p.46.

268- Ibid, p. 47.

elle n'est utilisée que par ceux qui en profitent en utilisant l'Islam comme bouclier : « *Il y a dans le Coran des éléments interdisant la polygamie car il est impossible d'assurer à toutes la même justice et stricte équité* »<sup>269</sup>. L'espoir est dans cette jeunesse qui saura choisir, jeune génération qui symbolise l'apparition d'une vie différente à travers les paroles dénonciatrices de Faiza qui se fait porte parole de toutes les femmes : « *La polygamie par exemple ! Pour quoi existe-t-elle encore chez nous ? Et cette contradiction ridicule : d'un côté des codes européens et de l'autre le code musulman ! Et la validité d'un livret de famille avec quatre épouses et un contingent d'enfants...et le « je te répudie » trois fois Sésame...au moins si elle pouvait dire au méchant mari : « je te répudie »... »* (Chry p246). « *En tout cas c'est triste et injuste ! Si vous saviez ce que je vois à l'hôpital ! Des misères scandaleuses ! Des femmes malades que les maris abandonnent pour se remarier avec une autre plus jeune...ou chassées par la rivale...des enfants malades que les mères nous supplient de garder après la guérison encore quelque temps parce qu'il n'y a rien à manger à la maison ; la polygamie est inadmissible par-dessus tous ces malheurs !* » (Chry p247). « *Mais combien sont rejetées en un laps de trois tours de langue masculine...ou celle qui accepte la rivale souvent parce qu'elle n'a pas où aller ! Car la divorcée est considérée comme une pestiférée ou moins que rien ! Les divorces polluent, les familles se disloquent, les enfants sont délinquants et l'homme pérore au café !... »* (Chry p248).

---

269- M. BOUTALEB, dans un texte envoyé au Monde en 1977, pour répondre à une association « Coordination des femmes Arabes », *ibid*, p. 48.

Et celle de Malika qui avait surpris puis fasciné son auditoire par ses paroles : « *voilà d'abord l'abolition de la polygamie ! Elle ajouta généreusement : pour ne pas être comme les autres pays, on instituera la bigamie, mais à condition que la première épouse soit malade incurable, malade mentale ou stérile...l'homme devra prouver cela par des certificats médicaux ...quant au divorce ! il ne sera demandé par l'une ou l'autre partie qu'au bout de cinq ans de mariage au moins et prononcé après trois années de séparation de corps...les enfants seront automatiquement confiés à la mère sauf dans des cas particuliers : irresponsabilité mentale...vie dissolue, etc. La pension alimentaire de la femme et des enfants versée régulièrement sinon l'homme sera passible de prison et ses biens confisqués...* » (Chry p250). Faiza pensait alors à la prise de conscience des femmes qui parlaient maintenant entre elles de certaines injustices. Et même à travers les pensées de Kamel, « *idéal de l'homme algérien rural* » : « *Kamel trouva qu'il y avait malheureusement du vrai dans le tableau brossé par la jeune fille, fût -elle un peu trop dure pour les hommes...mais la situation se détériorait dangereusement dans les couches populaires* » (chry p248). Faiza revit l'attitude de sa sœur et sentit que cette dernière, malgré son confort moral, disait vrai quand elle attaquait les lois établies par l'homme pour que la femme demeure dépendante de lui. En dénonçant par la même occasion les femmes soumises à la volonté des hommes comme sa mère Akila « *austère, méfiante envers les filles comme Faiza. Elle était le spécimen parfait de l'effet de l'assimilation complète à l'époux, ses femmes se mariaient, fondaient un foyer et devenaient à leur tour des belles-mères implacables, imbues de leur autorité et des principes rigides de la famille* » (chry p253). En dénonçant la polygamie et la

condamnation de la femme stérile ou la femme qui n'enfante que des filles, Aicha Lemsine dévoile les conséquences et les traumatismes ainsi que les blessures causées aux enfants. Il n'est pas étonnant de voir Khadîdja se donner entièrement à son enfant qui est venu comme une délivrance ; avoir un garçon est un élément fondamental à sa sécurité, c'est en lui qu'elle trouve ses meilleures chances .En effet, une fois que les aspirations de Khadîdja buttent contre les obstacles du village, elle se cristallise dans son fils présenté comme l'issue de son destin et l'image du monde qu'elle n'a pu atteindre « *Ah ! Se jurait-elle, mon fils ne vivra pas ici, dans ce village étroit ! Elle rêvait de vastes horizons pour lui. Inconsciemment, elle cherchait à se réaliser à travers ce fils unique. Quel bonheur, que son enfant remplisse la terre et son cœur de savoir, de nouvelles pensées, de toutes les connaissances du monde !* » (Chry pp 73-74). « *Qu'il parte ! Souhaitait son âme frustrée de toutes les aventures lointaines...loin de ce village ! Criait son cœur blessé. Je ne veux pas qu'il devienne un rustre à l'esprit obscurci, imbu seulement de sa force de mâle limitant sa vie à faire le plus d'enfants possible...je refuse que son horizon se limite aux murs gris du café du village...et ses rêves aux faits du voisin ! Mon fils ne connaîtra pas cette existence étriquée...comme me disait mon amie Marielle : il faut laisser ton fils libre de gigoter librement au soleil...* » (Chry p74). « *Le regard passionné de Khadîdja découvrira alors le monde. Vibreraient d'autres élans dans l'indépendance de son fils* » (chry p 74). « *Dés le début, donc un lien mystérieux unit la femme à son fils. Ce lien prend ici une dimension tout à fait particulière, puisque c'est de cet enfant que dépendra plus tard le sort de la mère* »<sup>270</sup>.

270- A.MOSTAGHENEMI, Op. Cit., P. 159.

Les enfants ne sont pas uniquement observateurs, mais souffrent dans leur chair et dans leurs esprits : ils sont victimes du déchirement de ce monde familial absurde, l'enfant qu'est Mouloud garde enfouie au fond de sa mémoire et de sa pensée les réminiscences de ce monde des pères injustes, ce père qu'il craint, avec qui il n'a pas de contact, contre qui il se rallie avec sa mère présentée alors comme seule refuge contre l'hostilité du monde paternel. « *L'enfance maghrébine baigne dans le féminin* »<sup>271</sup> confie Kateb Yacine. « *Chez nous l'enfance est un monde privilégié... nous baignons dans un univers féminin, les femmes ne sortent pas, sont coupées du temps et racontent leurs histoires... elles sont porteuses d'un monde enchanté, fermé aux hommes* »<sup>272</sup>. L'espace de l'enfance est celui de la complicité avec la mère : « *Souvent, la jeune fille racontait à Mâ Khadîdja les histoires fantastiques de ses livres. La vieille tendait son visage attentif auréolé de tendre naïveté. Elle redevenait enfant et la plus jeune se transformait en femme grave, les traits animés par la joie de lire* » (Chry p136). « *Le monde était renversé dans la cour de Si Mokrane ! Les jeunes racontaient des légendes aux vieilles ! ...des choses magiques que seules savaient raconter les bouches tendres des fillettes...* » (Chry p 137).

---

271- Y. KATEB, « Kateb et les siens » *Interview du Nouvel Observateur* en 1972.

272- Ibid.

La relation mère- enfant prime de loin sur la relation père – enfant. Mouloud, l'enfant que son père néglige car trop protégé par sa mère devint fragile pour être un homme, il est trop différent pour se mêler aux villageois rudes (Mouloud qu'on ne soupçonne de rien, constituera plus tard la vraie révélation du roman et du village), rejeté par son père à cause de son étrangeté, sa santé précaire, Mouloud s'attache de plus en plus à sa mère. Dans cet attachement mère- fils (Khadîdja – Mouloud) il faut sans doute percevoir une sorte de revanche du monde des mères sur celui des pères (époux) et même celui des enfants envers leurs pères injustes qui les ont abandonnés pour se remarier *« je me rappelle ... reprenait le jeune homme ; quand j'étais petit...j'avais haï de toutes mes forces notre père !... oui. C'est la première fois que je te raconte cela, mais c'est pour que tu comprennes...je l'avais détesté en silence parce qu'il s'était remarié. J'étais trop jeune à l'époque ! Pourtant je sentais le désespoir de ma mère ; je comprenais ce qui se disait autour de moi : il voulait un autre fils ! Je ne lui suffisais pas ! Il me trahissait ! »* (Chry p190). *« Oh c'était terrible ce qui se passait dans ma petite tête d'enfant ! Mais je souhaitais ardemment qu'il meure ; qu'il n'ait jamais de fils ! C'est affreux je sais ! Sa deuxième femme mourut ...je ne comprenais pas bien la disparition soudaine de cette femme, si gentille pourtant avec moi...mais la peine de notre père me rendit heureux ! Le ciel m'avait donc exaucé ? Toute cette violence que je cachais dans mon cœur en me couvrant derrière les livres ! »* (Chry p191). C'est une revanche inconsciente qui se concrétisera pour Mouloud surtout vers la fin du roman lorsque Faiza attend un enfant illégitime ; Mouloud aurait dû selon la règle générale s'allier au père et venger l'honneur de la famille mais tout au contraire, il protège sa sœur par amour, mais surtout par désir de

vengeance ; il veut en effet punir son père de la honte infligée à sa mère à cause de son remariage « *Mouloud avait son visage caché dans ses paumes ouvertes, il semblait anéanti. Un désespoir d'homme vulnérable faisait tressaillir ses épaules. Il n'avait plus pleuré depuis le jour lointain où, petit garçon, il avait aperçu son père entrer dans la chambre de sa seconde épouse Ouarda, pendant que sa mère tournait seule dans la cour...ce visage baigné par les larmes sous les rayons pâles de la lune...il ne l'avait plus oublié, et aujourd'hui, il connaissait la même impuissance désespérée à l'égard de Faiza* » (chry p269). « *Et ensuite son obstination à la garder auprès de lui, à lui inculquer méthodiquement le goût des études comme pour l'attacher définitivement à lui. Peut-être voulait-il inconsciemment se venger de son père ? ...lui l'avait blessé dans son âme d'enfant, il allait l'atteindre dans son orgueil de père en lui arrachant sa fille par le fluide des livres...Non ! Ce n'était pas seulement ça ! Il avait façonné Faiza comme un sorcier, et elle avait répondu à son idéal profond d'un tout !* » (Chry p271). « *Mais il l'aimait, oui ! Plus que n'importe quoi au monde ?...oui plus que tous, plus que tout !* » (Chry p271). Mokrane en est-il conscient ? Car il sent que la punition est pour lui, non pour sa fille, ainsi au lieu de la tuer ou la chasser comme la loi lui en donne le droit et comme il l'aurait fait hier « *... le monde avait vraiment changé ! Hier elle aurait été renié, effacée même du livret de famille sur les conseils du Muphti, ce que certains faisaient, elle aurait été chassée comme pécheresse, ou tuée !* » (Chry p273). « *Le père avait la sensation d'avoir été puni à travers Faiza* » (chry p274). Alors il l'a soutient aux yeux du village et lors que celle-ci décide de revenir au village, il se fait le médiateur. Il avait été décrit comme un homme au cœur généreux, il assume maintenant, la situation avec sagesse

« *On ne sait jamais ce que le père et la fille se dirent au cours de leur tête à tête, mais une lueur nouvelle dans le regard de Si – Mokrane...* » (Chry p272). « *« En homme pieux, que l'âge et la médiation avaient adouci, il assumait la situation de sa fille avec sagesse. Il montrait ainsi une véritable et sincère humilité devant Allah...puisque tout est écrit d'avance ! »* (Chry p274).

Ce retour de Faiza vers le village, femme libre et libérée, intellectuelle- médecin, qui ne rompt pas avec l'idéologie du retour aux sources car pour elle comme pour son frère évoluer n'est pas renié : « *Où que l'on aille, si différents et lointains que soient les lieux connus, dans son village on redevient l'enfant du pays sans transition. Aussi grandioses et brillants qu'aient été les horizons, notre enfance nous happe et nous fait tout oublier...je suis heureux à chaque retour dans notre village. Je retrouve mes ruelles, mes amis, mon père, mes mères et les petits. Je redeviens grand à la mesure des miens. J'y puise mes forces pour retourner dans la ville...n'oublie jamais nos valeurs originelles, ni notre merveilleux village blanc !* » (Chry p 192). Pour notre auteur, ce retour empêche cette ruée vers les villes, cet exode rural observé durant les années de post –indépendance. La créativité historique développée par Aicha Lemsine, dans *La chrysalide*, confère la parole paysanne du statut d'objet d'un discours romanesque à celui de sujet à travers la participation des villageois à la guerre. Le fellah devient, surtout en Algérie, symbole d'identité et de légitimité révolutionnaires, mais après l'indépendance, beaucoup de villageois abandonnent leurs terres durement arrachées au colonisateur pour aller vers les villes « *J'en ai assez ! Je voudrais quitter le village !* » *S'écria Jamel* (chry p239) Faiza tressaillit et le dissuade « *tu as ta maison...l'air pur de la campagne et l'estime de ceux qui t'ont vu naître. Si tu savais*

*comme on est parfois seul dans la ville ! J'ai vu des familles croupir dans les HLM. Sans travail, regrettant le village quitté pour les mirages de la ville !...et les jeunes qui perdent le respect des parents... » (Chry p240). A travers Faiza et Karim, l'auteur invite les villageois à rester chez eux car le village d'autrefois a changé et offre le luxe qu'offrent les villes « on se civilise dans le village ! » (Chry p182). « Dans ce temps là, Karim fit son apparition dans le village. Il était la fierté de sa famille. Il revenait nanti de diplômes. Il avait fini ses études secondaires tant bien que mal dans la tempête de folie de la grande ville...ses études ne semblaient pas le moins du monde avoir changé quoi que ce soit en lui. Il savait plus de choses, c'est certain, que les amis du village, mais il avait en lui un sens de la mesure profond, commun aux paysans » (chry pp 146-147). « Karim faisait part de ses projets à son oncle. Il désirait, disait-il, rester ici, après la guerre, enseigner à l'école du village. Car il ne pourrait pas vivre ailleurs, son expérience au-delà de la clôture du lieu où il était né ne l'avait pas convaincu...j'ai le sentiment que c'est ici qu'est ma vie et le sens de mon travail...Mokrane finissait par être conquis complètement...Oui, en vérité voilà un garçon sage, un vrai fils de nos aïeux... » (Chry p147). « Les enfants plus nombreux d'année en année criaient dans les cours de l'école car il en existait deux maintenant. L'hôpital fut agrandi de trois bâtisses modernes. » (chry p 215). « Par mal ! Pas mal !...nous avons des résultats : un centre de PMI vient d'ouvrir ses portes, une deuxième école, de nouveaux logements, et de l'électricité partout ! ...quand je pense qu'avant l'indépendance c'était presque le moyen âge ici !... » (chry p238). En dénonçant l'exode rural, elle dénonce aussi l'émigration très sollicitée à l'époque des années 60-70 par les jeunes qui, rentrés du maquis pleins de rêves et d'espairs, butaient*

contre la réalité amère de l'époque et se trouvaient privés de travail, rejetés et mis dans l'ignorance. « *En réalité, l'origine du dépit de Jamel remontait à l'indépendance ...il revint du maquis plein de rêves, certain d'être parmi les premiers. Mais il s'aperçut qu'il y avait des hommes avec des diplômes en plus de leurs années de combat.* » (Chry p 238). « *Moi en tout cas j'en ai assez de pays ! Il n'y a pas de place pour moi...* » (Chry p238). « *L'émigration algérienne était un exemple de cette adaptation instinctive et naturelle* » (chry p 219). Ce vouloir d'émigration dévoile un autre fait, celui des anciens combattants qui, au nom de leur patriotisme et leur participation à la guerre se sentent tout permis « *Nous avons pris le maquis ensemble ...tu as construis sur la terre de ton père deux maisons dont tu perçois les loyers ; tu as ta place qui te revient à l'assemblée ...que veux -tu devenir ? Ministre ? ...je ferais mieux que ces incapables !...* » (Chry p 239). « *Ah ! Oui ! Rétorqua Kamel. Il ne suffit pas d'avoir été un valeureux combattant ! As-tu donc fait ton devoir pour la patrie ou pour la vanité des hautes responsabilités que tu es incapable d'assurer entre nous soit dit ?...* ». « *Il eut aussi la joie de revoir un de ses anciens chefs de maquis. Si- Tahar...lui, qui était un analphabète avant de rejoindre les rangs des Moudjahiddines où il s'était distingué par sa témérité fouguese avait appris à lire et maintenant d'autres ambitions s'ouvraient à lui. Je vais avoir un poste important disait-il à Mouloud et il me faut une femme instruite à mes côtés...Et ta sœur, je l'ai observée...elle es intelligente, instruite et sérieuse... Mais tu es déjà marié ! Tu as deux enfants. Et pendant que tu étais au maquis, ta femme t'a attendu dans la misère...oui ! Oui S'écria t-il mais elle n'est qu'une pauvre paysanne illettrée. L'homme dans son égoïsme, justifiait sa décision pour apaiser les scrupules de son*

*ami » (chry pp163-164). « Mouloud pensait à cet homme certain d'être en règle avec sa conscience en envoyant de l'argent à sa femme et ses enfants...il devenait « quelqu'un » et il lui fallait la fine fleur pour flatter sa vanité. Pour quoi n'apprendrait-il pas à la « pauvre paysanne » à mieux s'adapter à sa nouvelle condition ? Pour quoi ne la faisait-il pas bénéficiaire, ainsi que ses enfants, d'un peu de confort et partager l'honneur de ses nouvelles fonctions ?...l'homme était si orgueilleux de son sexe pour se sentir le droit absolu de choisir le meilleur pour lui et de rejeter ce qui lui déplaisait ? ...hier encore n'était-il pas un rustre analphabète ? Aujourd'hui frôlant la puissance il était prince ! » (Chry p165). Et à travers le discours que Mokrane avait tenu à Si- Tahar (n'est-il pas le discours de Aicha Lemsine ?) « Un homme qui a courageusement lutté pour sa patrie ne devait pas se détourner de ses devoirs ...il valait mieux mettre au service de son épouse et ses enfants comme de son pays, son savoir et son dévouement au lieu de chercher un nouveau foyer en brisant l'avenir du vrai et légitime...une autre femme ne serait attirée que par votre nouvelle position...par contre la première vous a connu dans la pauvreté et vous a attendu fidèlement en veillant sur vos enfants... » (Chry p170). Depuis l'indépendance, on sentait une mutation profonde dans toutes les couches de la population : l'algérien paraît ouvert à tous les appels de changements de son siècle. Et Faiza observait des gens courir après l'authenticité perdue et la régénérescence de la culture effacée des mémoires, d'autres par contre, « tombaient inconsciemment dans la pure imitation occidentale, mélangeant tout avec bonheur : costumes folkloriques « stylisés », langage « stylisé », les maisons et même les cérémonies n'en finissaient plus de se styliser » et rétorquaient qu' « il fallait vivre avec le rythme du monde !...Et*

*tiens ! Fêter Noël ! C'est un événement international pour tous les enfants de la terre ! ...oubliant dans la foulée les fêtes de leur propre religion. » (Chry p220). « Les autres faisaient observer calmement que Noël était en fait une commémoration sainte exaltant la naissance de Sidna Aïssa ; par conséquent un non- sens dans une famille musulmane ! Avait-on jamais vu les Chrétiens célébrer le Mouloud en grande pompe ? » (Chry p220).*

L'Islam est partie intégrante de notre personnalité, il a apporté au monde une conception très élevée de la dignité humaine qui condamne toute forme d'exploitation de l'homme par l'homme : il combat l'obscurantisme sous toutes ses formes mais comme montre notre roman : « *l'ignorance en matière religieuse est proprement effarante... »*<sup>273</sup> s'indigne Abdallah Mazouni.

Des pratiques aberrantes, au nom de l'Islam, commencèrent d'abord (dans notre roman) au niveau du petit peuple des campagnes, jugées alors sommaires et même primitives « *Les hommes déformaient avec le temps les préceptes du livre Sacré, pourtant simple et tolérant dans sa vérité »* (chry p 75).

L'Islam est une religion parfaite, c'est une vérité que personne ne discute mais malheureusement le colonialisme et l'ignorance font découler une proposition que puis que « *nous sommes musulmans donc nous sommes parfaits »* « *syllogisme funeste qui sape toute perfectibilité dans l'individu en neutralisant en lui tout souci de perfectionnement »*<sup>274</sup>

---

273- A. MAZOUNI, Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb, Ed. Maspero, Paris, 1969, pp. 163 – 165. Cité Par J. DEJEUX, Op. Cit., pp. 163- 165.

274- Ibid.

C'est ainsi que l'idéal islamique, idéal de vie et de mouvement a sombré dans l'orgueil et particulièrement dans la suffisance comme Si Tadjer, et à cause de ces croyances et pratiques dues à cet orgueil « *tout le mécanisme psychologique du progrès de l'individu et de la société se trouve faussé par cette morne satisfaction de soi* »<sup>275</sup>. Si Tadjer est l'un des êtres « *immobiles dans leur médiocrité et dans leur perfectible imperfection qui devient l'élite morale d'une société où la vérité peut devenir néfaste, en tant que facteur sociologique parce qu'elle n'inspire plus l'action et la paralyse lorsqu'elle ne coïncide plus avec les mobiles de transformations mais avec les alibis de la stagnation individuelle et sociale* »<sup>276</sup>. C'est l'un des êtres qui se morfondent dans leurs idées rétrogrades, révolues en utilisant l'Islam à des fins personnelles. L'Islam devient alors « *une religion du monde rural et tribal* »<sup>277</sup> d'où « *cette nette impression que l'ouverture sur le monde à laquelle l'Islam nous convie, est, à l'opposé, la fermeture qu'une certaine tradition favorise* »<sup>278</sup>. La révolte de Khadîdja est un stratagème justement utilisé par Aïcha Lemsine pour démystifier la réalité des pratiques non musulmanes déformées par Si- Tadjer ainsi que sa femme « *La sainteté l'avait rendue languissante, maniérée, ce qui intimidait ses visiteuses tremblantes d'émotions contenues. Les pauvres femmes se sentaient pleines de complexes devant la Hadja perdue dans ses méditations religieuses...* » (Chry 85).

---

275- Ibid.

276- M. BENNABI, *Vocation de l'Islam*, Ed. Du Seuil, Paris, 1954, pp. 76- 77 et 79.

277- A. MERAD, *le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940*, Ed. Mouton, Paris, 1967, Op. Cit., pp. 137-138,

278-Cité in *présence de femmes*, Op. Cit., p. 8.

« *Je te fais remarquer que malgré ton pèlerinage, tu blasphèmes ! Car ne sais-tu pas que nul ne peut prévoir qu'Allah ! Lui seul décide de donner une fille ou un garçon ! Nous sommes, femme ou homme, égaux devant lui...* » (Chry p98). L'Islam a apporté un progrès considérable à l'homme, surtout à la condition de la femme, avis partagé par plusieurs érudits ainsi que certains critiques et auteurs qui s'accordent à trouver « *le caractère du Coran foncièrement pro-féministe* », comme l'affirmait GH Bousquet. Pour notre auteur, l'Islam a véritablement libéré la femme mais ce sont les traditions qui la maintiennent dans « *son carcan* » (en état d'assujetti) au nom d'une certaine stabilité sociale instaurée sur mesure masculine : « *les vieux érudits de la Djemâa, riches des préceptes du Coran, ne manquaient pas de tancer sévèrement les ignorants pour leurs blasphèmes...pour quoi attacher la fatalité aux actes humains ? Tout n'était-il pas écrit d'avance sur le front ? Le « Mektoub »* » (chry p23). Elle (Aicha Lemsine) essaye d'innocenter l'Islam de toutes ces pratiques ancestrales révolues car « *L'Islam nous distingue mais ne doit pas nous séparer* »<sup>279</sup>. Le monde rural, de par son ignorance des vrais préceptes de la religion musulmane, est porté vers le mysticisme, au surnaturel, aux croyances plus ou moins superstitieuses, aidé en cela, par le colonisateur qui avait dès lors encouragé le charlatanisme vers les années 20-30 où naissent une catégorie de personnes qui se taxaient de connaître l'Islam en développant une science nommée « *l'islamologie élémentaire* »<sup>280</sup>,

---

279- M. HADDAD, *Le zéros tournent en rond*, Ed. Maspero, Paris, 1961, p.27.

280- F. YAHYAOUÏ, *roman et société coloniale dans l'Algérie de l'entre deux guerres*, Ed. ENAL, Gam (Bruxelles), Alger, SD.

s'intéressant aux superstitions, au maraboutisme, aux pratiques magiques et s'empressant de tirer des conclusions fausses sur l'Islam. Ces pratiques ont abouti à la négation des dimensions socioculturelles et religieuses de l'Algérie et ont créé un retard qui serait dû à « *l'esprit retardataire de l'Islam* »<sup>281</sup>. La chrysalide se veut dénonciatrice du système maraboutique et se rebelle contre le milieu traditionnel qui semble adopter ces pratiques et le démontre bien dès les premières pages « *accepter de soumettre la jeune fille au taleb...le taleb est réputé* » (chry p23). « *Mokrane, d'abord inquiet à l'idée de quelque sorcellerie parfois cruelle dont avaient le secret les charlatans et les femmes trop crédules...* » (Chry p25). « *Les tabous et le maraboutisme étaient encouragés avec bienveillance par l'occupant ; les fétichismes n'étaient –ils pas l'opium des peuples ?* » (Chry pp75-76). Khadîdja éprouve un dégoût pour le sorcier : « *vieux hiboux du village* ». Lors de son mariage avec Mokrane, Khadîdja a 16 ans (nous sommes en 1932) : c'est à cette époque qu'il y eut le fleurissement du maraboutisme et du charlatanisme, la disparition des Zaouïas, où l'on enseignaient le Coran et les vrais préceptes de l'Islam, qui coïncidait avec le départ des musulmans (maîtres) vers les pays Arabes et la diminution de la qualité de l'Islam privé de ses guides, au point où Tewfik El Madani met en garde et lance un avertissement en 1931 : « *Que les musulmans y prennent garde avant qu'il ne soit trop tard* »<sup>282</sup> car en encourageant le maraboutisme, le colonialisme voulait garder les algériens dans l'ignorance car « *l'Islam donne une nationalité d'un potentiel de résistance égale à qui n'en avait pas* »<sup>283</sup>

281- Ibid.

282- CH. R. AGERON, *Les algériens musulmans et la France 1871- 1919*, PUF, 1968

Op. Cit., P. 102.

283- L. LECOQ, « commentaire de l'Algérie Française », *Afrique* 1930, ibid, p. 105.

jugeait Lecoq et qu' « ...au saint nom d'Allah, on substituera le nom magique de liberté et cela fera notre perte » <sup>284</sup>. Selon des écrits coloniaux, les musulmans croient à la science comme à la médecine, en particulier les hommes car ceux-ci ont été plus nombreux à fréquenter l'école française ; les femmes par contre, ont tendance à rattacher la science (ou médecine) aux superstitions donc à croire au maraboutisme (attitude de Mokrane envers les pratiques du taleb « *Et si tout cela n'était que charlatanerie.* » (Chry p31) « *Si Khadîdja, en fin de compte, avait eu une réaction normale ? Et nous avons cru que c'était le « chitane » qui répondait enfin par son intermédiaire ?...le vieux taleb savait bien conditionner ses victimes ; depuis le temps passé ces pratiques sataniques, il avait fini par percer tous les rouages de la psychologie humaine. Mais y avait-il du vrai dans tout cela ? ...Oh ! Allah ! Eclaire moi !* » (Chry pp31-32) face à l'attitude de sa mère citée dans les pages (23,25, 26 du roman). Aicha Lemsine aborde le sujet du socialisme russe et l'encourage mais un socialisme greffé sur fond islamique perçu à travers l'attitude de Khadîdja lors des lectures de Faiza et des informations obtenues à travers elle sur le pays où se trouvait Mouloud ; cependant elle dénonce les mariages mixtes avec les russes, en employant un ton ironique ressenti lors de notre lecture. En parlant d'algériens revenus d'URSS après la guerre de libération nantis de diplômes et d'épouses russes,

---

284- L. LECOQ, en écrivant dans *l'écho du soir*, cité par CH. R. AGERON, *ibid*, p. 106.

« *Fayçal est la coqueluche des filles et le gendre rêvé par toutes les mères : beau, excellente famille, ingénieur...il était avec Mouloud en URSS. Un des rares rescapés de la « psychothérapie affectueuse » russe...Yamina disait cela avec ironie, Faiza comprit l'allusion ...c'était un sujet fertile en plaisanteries entre elles...de la situation parfois comique des copains de Mouloud revenus flanqués de diplômés et d'épouses socialistes. Ayant bu au biberon des bienfaits de l'austérité ,auprès de « l'époux cadre » certaines devenaient subitement de bonnes bourgeoises jalouses de leurs prérogatives...les autres aussi d'ailleurs ! S'entourant toujours de légendes à l'eau de rose : « fille de riche famille...ayant renié la bourgeoisie décadente pour se consacrer à une noble mission : faire de nouveaux petits Arabes civilisés. Des apôtres, disait Yamina, luttant contre le racisme ! Et rendant le mari béat d'admiration... » » (Chry pp225-226).*

L'œuvre de Aicha Lemsine d'une densité romanesque très forte aborde des questions importantes à savoir, l'évolution des femmes ayant vécu l'exclusion et le rejet .Elle semble conduire le lecteur à travers ses dénonciations et à travers ses personnages à un sage refus des pratiques sociales ancestrales, impitoyables et de l'aspect étouffant de la tradition, « *dame vengeresse* » contre laquelle les femmes du Maghreb en général et de l'Algérie en particulier essayent de lutter efficacement malgré des entraves sociologiques et religieuses surtout.

Dans la chrysalide, plus profonde est la rupture avec les rites et l'enfermement dans les traditions anciennes, à travers deux femmes qui tentent tant bien que mal de briser le cercle du silence et de se révolter contre une société masculine qui les voue au mutisme. C'est le triomphe des ruptures jusqu'au bout accomplies. N'est ce pas le

seul moyen d'évoluer vers un avenir meilleur et prometteur ? Nous dirons comme Camus disait à sa mère « *de mettre de l'ordre dans le désordre et d'entrevoir, loin de toute complaisance et grâce au radicalisme, ..., un avenir porteur de rêves...* »<sup>285</sup>. Aicha Lemsine voudrait peut-être développer une autre sagesse, moins crispée, moins tendue, moins cruelle mais profonde et humaine.

---

285- ALBERT CAMUS, note de lecture

### I.3.2. Affirmation de soi

« Lire, lire l'autre revient à se définir soi »<sup>286</sup>.

Pour connaître un écrivain ou un poète « je pense qu'il faut le lire »<sup>287</sup> et lire la Chrysalide c'est découvrir le vrai visage de Aïcha Lemsine qui raconte et décrit des Destins ? (Destins de femmes) Des prémonitions ? (De femmes nouvelles dans une Algérie nouvelle à travers la métamorphose des deux) Des visions ? (Optimistes d'une société en perpétuelles mutations).

En parlant de La chrysalide, nous dirons que « sa puissance vient de ce qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie de moi, inconnue à moi-même, elle n'a été pour moi qu'une explication. Oui qu'une explication de moi-même »<sup>288</sup> disait André Gide.

L'affirmation de soi, parallèle à celui de l'investissement dans une œuvre littéraire, passe par l'étape du rejet de ces tentatives de s'assimiler aux valeurs ancestrales révolues<sup>289</sup>. Cette affirmation de soi, à travers la littérature algérienne d'expression française, se définit aussi à un triple niveau (démontrer par Mostefa Boutefnouchet)<sup>290</sup> :

1-un retour aux sources et une affirmation de soi face à l'occupant et ses influences nocives.

2-la recherche d'une identité culturelle effacée surtout par le colonialisme, en essayant d'instaurer cette authenticité culturelle perdue.

---

286- Cité in *Présence de femmes*, Op. Cit.

287- Ibid.

288- A. GIDE, *De l'influence de la littérature, essai critique*, Ed. Gallimard, Paris, 1999.

289- *Le français dans le monde*, « Altérité et identité dans les littératures de langue Française », Ed. Clé, N°spécial, Juillet 2004.

290- M.BOUTEFNOUCHET, *La culture en Algérie*, Ed. ENAD, Alger, 1982, p. 25.

3-une condamnation des structures sociales passéistes, réactionnaires qui entravent la marche de la société.

C'est à travers une histoire d'amour que notre auteur raconte la saga d'un peuple, avec ses coutumes, ses problèmes, son social, sa politique et son histoire. Son rôle d'écrivain se résume par l'écrit à dénoncer l'iniquité et la violence car toute cette dénonciation revient vers le lecteur : tout est pensé par rapport à lui. La lecture est un apprentissage du regard. Peut-être que Aicha Lemsine veut inciter le lecteur à refuser l'acceptation béate des traditions rigides et injustes de nos ancêtres (comme Pangloss dans Le roman « *Candide* » de Voltaire ; qui refuse l'acceptation béate du monde).

Il s'agit, comme l'affirme J.M.Goulemot « *d'abord d'acquérir une conscience de ce que l'on est, pour mieux s'en éloigner par une mise en opposition avec une altérité positive* »<sup>291</sup>. Aicha Lemsine a l'amour de la poésie, son ancrage au monde poétique est profond car « *c'est une prière pour un monde meilleur* »<sup>292</sup>; par la magie du verbe, elle envoûte par ce qu'elle raconte ou livre. Son écriture se polarise sur tout ce qui a trait à son pays, comme « *par osmose ma vie a été une succession de joie, de peines, de heurts qui coïncident avec des événements nationaux* »<sup>293</sup> déclare t-elle. A travers la poésie qui est présent dans son univers, elle conte en murmurant et chuchotant puis en criant le vécu personnel et à travers lui collectif de tout un chacun et de la société. Mariage de mots, de métaphores, de couleurs, de senteurs, la poésie participe à une communion de l'esprit, tant recherchée par l'auteur de *La chrysalide*.

291-J.M. GOULEMOT, *La littérature des lumières*, Lettres supérieures, Ed. Nathan, Paris, 2002

292- A. LEMSINE, lors d'une interview, cité par KH. SID LARBI. ATTOUCHE, in *Paroles de femmes, 21 clefs pour comprendre la littérature féminine en Algérie*, Ed. ENAG, Alger, 2001, p.9.

293- Ibid.

La poésie est la langue de l'imagination par excellence, chant de l'âme et d'apaisement des tourments (comme Faiza à la fin de la lecture d'un poème d'Eluard) de l'exorcisme du fantôme de Fayçal, exorcisme aussi de l'injustice et de l'arbitraire de l'utilisation des traditions qui entravent toute mutation et ascension à un rang supérieur. Même si le roman maghrébin de langue française ne s'inscrit pas dans une perspective féministe, l'exploitation des femmes y est dénoncée car elle est la cause de tous les maux qui accablent la société : « *cet aspect social n'est qu'un prétexte pour accéder à un problème de plus grande envergure* »<sup>294</sup>. La littérature algérienne de langue française s'ouvrait à l'universel en brisant les valeurs d'un autre âge, en ne cachant pas l'entrée en scène quoique timide des femmes, dans la révolution, puis leur affirmation et participation à la vie active dans une Algérie nouvelle, « *présences donc de femmes dans notre univers. Présences « timides », encore, certes, mais qui en tant que telles disent, déjà qu'en dépit des freins encore trop nombreux, les femmes de ce pays sont décidées à exister, à s'exprimer* »<sup>295</sup>. N.Khadda affirme qu' « *à tous les mythes féminins fantasmés par des femmes, répond la réappropriation de son corps mythique par un auteur femme, femme qui désire, décide et donne voix aux chuchotements étouffés d'autres femmes, plus humbles, qualifiées en héroïnes sur les champs de batailles sans avoir pu se qualifier en sujets d'une parole que la romancière leur restitue dans la langue de l'Etranger. Nouvel enjeu, historique et culturel, enquête d'une raison d'être, d'un ordre nouveau* »<sup>296</sup>.

294- C. FONTAINE « De la femme objet à la femme sujet », *RPP*, N°3, 1963, pp. 272-273.

Cité par S. RAMZI – ABADIR, *Op. Cit.*, p. 144.

295- D. MORSLY, cité in *présence de femmes*, *Op. Cit.*, p.5.

296-N. KHADDA, *Op. Cit.*, p.171.

Terrain de revendications sociales, la femme (et ses métamorphoses) est un modèle à suivre et c'est à travers le personnage féminin, être en évolution, en marche, en dévoilement, image du peuple en mutation que des mutations sociales, politiques et psychologiques sont saisies, rapportées et décrites par Aïcha Lemsine sous forme de la dialectique tradition/ modernité. L'étude du personnage féminin, nous permettra, selon A.M.Nisbet, *de dégager une structure cohérente de relation que celui-ci entretient avec les autres groupes sociaux : la femme comme agent de rupture, agent de libération, agent de métamorphose*<sup>297</sup>. L'analyse de l'œuvre, nous permet de déterminer la place qu'occupe le personnage féminin dans un contexte social donné. Tout intérêt de l'étude du statut de la femme engendre un bouleversement car elle est le « *pilier* » sur le plan romanesque, la femme est un agent privilégié dont la fonction est de « *crystalliser la discordance* »<sup>298</sup> entre deux cultures et deux univers réel et imaginaire : de cette confrontation naît un phénomène de déstructuration et de restructuration. La fonction du personnage féminin dans la chrysalide ne peut se comprendre qu'à partir d'un point de vue au début rétrospectif puis prospectif dans la mesure où ce point de vue ne rejette pas radicalement une réalité insatisfaisante « *Instruisez-vous, mes enfants, mais ne rejetez pas votre religion, ni les traditions et le respect des saints* » (*chry p151*), mais propose une transformation des structures sociales. L'auteur prévoyait à travers La chrysalide, des changements socioculturels par l'histoire.

---

297- A .M. NISBET, Op. Cit., p. 94.

298- Ibid.

La mutation sociale, telle quelle ressort de l'analyse de l'œuvre et du personnage féminin, met en parallèle la femme et le peuple, c'est-à-dire que l'une et l'autre mènent un combat : après l'indépendance, le nouveau peuple reconstruit son être puis s'intègre au monde. De même, la femme nouvelle, née de combat, évolue, s'impose, se construit d'abord en être (économique et culturel) en rompant avec les structures anciennes (Khadîdja et Faiza se définissent toutes les deux par rapport et contre l'homme). La première triomphe parce qu'elle sait parler comme un homme et agit comme lui quand elle défie son mari et le représentant du village, la seconde renverse les rôles. La narratrice nous l'explique en disant : « *elle était le regard, elle aurait dû être l'objet de ce regard, elle était l'homme avec son visage avide de passion...* » (Chry p233) et en tant que personne, s'intègre aux choses et aux êtres, dans une société restructurée. En tant que personnage romanesque, la femme fait partie d'un système social fortement hiérarchisé, dans lequel chaque individu a un rôle à jouer et une fonction à remplir. Faiza, symbole d'une réussite individuelle et en conséquence d'un devenir exceptionnel, fait partie d'un idéal démocratique même appartenant à l'époque à une minorité ; en effet, elle constate que le rôle de la femme a changé et que cet état de fait est considéré désormais comme un acquis qu'il s'agit d'étendre à d'autres domaines et pour toutes les autres femmes « *maintenant ...partout elles exercent des métiers d'hommes...avocates, médecins, dentistes, magistrats, juges, ingénieurs, architectes, PDG et aussi chefs d'états...l'homme et la femme ne seront plus que deux êtres égaux ayant décidé de vivre ensemble* » (chry p221). La chrysalide montre que la situation de la femme s'insère dans une politique générale de changement de toutes les structures sociales et politiques. Dans l'Algérie actuelle, où d'un

coup des milliers de femmes se trouvent propulsées sur la scène sociale publique de par leur lancement dans le travail, une prise de conscience accélérée de leur aliénation s'effectue même si leur nouveau statut et les aspirations nouvelles accompagnant leur changement se réalisent d'abord dans la confusion.

Dans notre roman, les femmes se sont qualifiées en tant que force agissante, elles impulsent un dynamisme particulier par leur force de résistance, par leur mobilisation. Elles acquièrent des gestes et des paroles dans un monde qui les vouait « *au mutisme et aux tâches d'immanences* »<sup>299</sup>. Elles sont amenées à prendre conscience de leur propre condition d'être doublement opprimées dans la mesure où elles accumulent les dégâts dus à la colonisation d'une part et la sujétion de l'homme d'autre part. C'est à la fois dans l'action et par la parole qu'une prise de conscience s'est rendue possible. A travers le symbolisme qui caractérise nos deux héroïnes Khadîdja et Faiza, s'opère une transformation de l'image de la femme liée à une sensible transformation de son statut social en bousculant l'impuissance momentanée des consciences masculines à prendre une vue rationnelle de l'évolution féminine.

Aicha Lemsine brosse un tableau, à travers *La chrysalide*, de la femme comme type social affirmé, comme agent plus ou moins mythique d'une révolte féminine implicite puis déclarée, spontanée enfin réfléchie, ou comme support à une thématique patriotique (à travers Fatima l'infirmière). Khadîdja et Faiza sont des personnages qui ont inscrit dans leur programme leur réalisation en tant que sujets de leur destin et c'est à travers elles, que l'auteur invite les autres femmes à prendre en main leur destin.

---

299- SIMONE DE BEAUVOIR, note de lecture

La femme qui n'était préalablement que mère ou épouse accédait enfin à la scène sociale en oeuvrant à l'affirmation de soi « *qui implique le dépassement de soi* »<sup>300</sup> (au sens Nietzscheen, selon Nadjet Khadda). L'image de la femme reste fortement tributaire du regard masculin qui la constitue, l'intégrerait peut-être, acte de la possibilité d'un nouveau changement idéologique. Cet acte, l'événement historique de la libération, allait permettre l'accomplissement des éléments d'émancipation. Acte qui devait permettre aussi d'arracher la femme, toutes les femmes à la fonction de génitrices chargées de transmission du sang et du nom et leur révéler un nouveau rapport au monde en tant que sujet individuel ; la femme acquiert un statut de conscience propre et des aspirations personnelles. Ainsi tout l'itinéraire de l'auteur donne à penser que la compréhension de la femme est la « *clé* » qui ouvre sur tous les mystères du monde. Et la reconnaissance de la femme s'identifie à l'accès à une science primordiale qui conduira à la vérité (scène où Mokrane découvre pour la première fois la force et la détermination de sa femme) « *la femme ne peut se transformer et évoluer qu'en renversant l'ordre des valeurs. Le chemin de la libération est long, difficile, encombré d'obstacles, d'embûches et de mines* »<sup>301</sup>. Le roman aboutit alors à une situation romanesque de destruction sociale où le personnage féminin est considéré non plus comme inférieur mais comme subalterne qui a droit à la participation, à la civilisation et à l'histoire. Toute lutte déclenche de profondes mutations dans la société, l'élément le plus réceptif à toute cette mutation sociale est sans nul doute la cellule de base : la famille.

300-N. KHADDA, Op. Cit., p. 109.

301-F. M'RABET, *La femme algérienne, suivie de les algériennes*, Ed. Maspero, Paris, 1979, p.91.

La famille traditionnelle surtout est assaillie et bouleversée par l'évolution, la société Arabe et particulièrement algérienne change dans ses luttes politiques : « *la cellule mère* » éclate, libérant l'homme et la femme en même temps, créant entre eux de nouveaux rapports, un fait se dégage clairement : la naissance d'une nouvelle image de la femme dans la société, cette image déclenche des passions, car elle implique à la fois une modification des rapports entre les sexes et une transformation de l'ensemble des structures sociales. En effet, la solution du conflit résidait non seulement dans les attitudes personnelles, mais aussi dans la révision et la remise en question des valeurs qui régissaient cette société.

La fiction nous révèle que la femme algérienne a enfin amorcé le processus de la transformation de sa propre histoire. La femme n'est élue que pour réaliser une fonction entre passé et futur, et devient par là sujet de cette histoire dont elle débat avec l'homme de la manière de l'écrire et de la transmettre. Grâce au destin de nos personnages de *la chrysalide*, Aicha Lemsine montre sa volonté de percer les secrets de l'histoire et de comprendre le cours des événements qui ont permis à Khadîdja et à Faiza de « *rencontrer l'interrogation existentielle sur le sens à donner à sa vie* »<sup>302</sup>. A travers Faiza, Aicha Lemsine crée « *un nouveau type de femme...à même de répondre aux exigences du moment historique* »<sup>303</sup>. A.M.Nisbet, souligne que : « *les représentations que Faiza se fait d'elle-même obéissent à des impératifs nouveaux car la clé du problème est en elle* »<sup>304</sup>.

---

302-N. KHADDA, Op. Cit., P. 168.

303- A. AMINE, « L'évolution de la femme et le problème du mariage au Maroc », *PAF*. N°68  
4<sup>ème</sup> trimestre, 1968, pp.32-51. Cité par A. M. NISBET, Op. Cit., p. 95.

304-A.M. NISBET, *ibid*, P. 96.

C'est avec elle qu'apparaît clairement l'importance de l'émancipation féminine, sa promotion par l'instruction et le travail, progrès qui orientent la femme sur la voix de l'égalité civique et politique. Tahar Haddad compare la femme à un trésor familial recouvert par la poussière, et réclame le droit d'instruction à la femme pour qu'elle brille de nouveau car « *c'est la femme qui donne naissance au peuple, c'est à elle aussi de l'élever, de l'éduquer. Notre espoir est en elle pour préparer la jeunesse à entrer dans la vie avec une conception claire du devoir* »<sup>305</sup>. En effet, c'est par l'école que notre personnage commence son entrée effective dans la société : « *c'est là que la femme pratique la première brèche dans le rempart des « limites » en tous genres où l'on prétend la confiner* »<sup>306</sup>. L'accession de notre personnage à l'enseignement secondaire et supérieur n'a été obtenue qu'après maintes difficultés. C'est ce droit à l'enseignement qui introduit la jeune fille dans la voie de la libération, c'est le premier grand pas vers la « *majorité* » qui permettra l'émancipation de Faiza et de la femme en général ; l'instruction alors entraîne un bouleversement des mœurs et une transformation profonde de la mentalité des femmes, en développant par là le sentiment national et un modernisme étendu à tous les domaines même religieux, ce qui aidera la famille algérienne à évoluer et acquérir un comportement responsable et conscient sur tous les plans. C'est à travers un regard de soi appréciateur de l'autre que l'amour de l'instruction et cette plongée ensorceleuse dans les livres s'installent.

---

305- T. HADAD, « notre femme, la législation islamique et la société », Tunis, *MTL* 1978, p.19. Cité S. RAMZI – ABADIR, Op. Cit., p.41.

306- C. VIAL, « La littérature égyptienne », in *l'Egypte aujourd'hui*, permanence et changement, p. 439. Ibid, p. 183.

Pour Aïcha lemsine, on devrait suivre leur exemple, s'imprégner de ce qui est positif dans le colonialisme, c'est-à-dire savoir puiser du Savoir « *Une société ne peut accéder à un niveau supérieur de civilisation que si elle devient assimilatrice, c'est-à-dire que sa personnalité de base au lieu de s'enfermer dans ses positions de résistance, doit accepter les influences étrangères et savoir les adopter à son propre mode d'existence* »<sup>307</sup>, c'est à dire utiliser ces acquis, cet héritage, « *ce butin de guerre* » comme disait Kateb Yacine, et des modèles de l'occident, il ne fallait n'en retenir que ce qui est bon et louable, ce qui pourrait être assimilé par le corps social à savoir : l'instruction et la médecine (à travers les couples d'instituteurs et médecins Français), pour pouvoir évoluer et accéder, à un niveau supérieur. En effet, c'est le couple d'instituteurs Français qui initie Mouloud puis Faïza à s'attacher aux études et aux livres « *Mouloud grandissait plongé dans ses livres, ...il avait réussi son certificat d'étude primaires. Son père refusa de le laisser aller en ville étudier dans une grande école. Comme il était un élève intelligent, ses maîtres : un couple d'instituteurs sympathiques, ...que le climat d'insurrection n'avait pas ébranlés, s'occupaient de lui. Mouloud, aidait à faire la classe aux petits. En échange, ses maîtres le faisaient travailler dans les matières qui le passionnait : les mathématiques surtout. Ils lui prêtaient des livres qu'il lisait et commentait avec eux. Souvent les dimanches et jeudis, il passait d'interminables heures dans leur petit appartement de l'école* » (chry p89).

---

307-A.MEZIANE, « le faux confort des orthodoxes », *Révolution africaine*, n°312, 14 Fèv 1970, cité par J. DEJEUX, Op. Cit., pp. 66- 67.

Les études, les livres prédestinaient Mouloud pour une autre destinée, que celle prévue par son père « *ce garçon partira un jour, ne reviendra plus auprès de nous... Mokrane pensait que ce fils n'était pas pour lui, pour sa vieillesse, ni pour sa terre... il était né pour une autre destinée, différente de celle de ses ancêtres* » (Chry p100), son instruction lui permit d'abord à faire la classe aux petits de l'école, puis il devint l'écrivain public, le maître du village en jouant le rôle d'intermédiaire entre les gens du village et le bureau de la SAS, entre les villageois et leurs enfants emprisonnés par les soldats ou partis travailler en France. Ensuite, son acquisition des connaissances l'aida à une prise de conscience et à un éveil pour la lutte puis à la lutte elle-même « *il passait des nuits à lire attentivement les journaux, à écouter toutes les stations d'informations radiophoniques qu'il pouvait capter. Son âme s'exaltait à la pensée de tous ses frères luttant pour une vie nouvelle. Ses nuits étaient des songes dorés ou angoissés : « Verrait-il son pays libre ? Et un drapeau algérien, des gens qui pensent algérien, l'air, le ciel, les policiers, les soldats algériens ? Manger, boire, aimer algérien ? Oh ! Une grande folie, une merveilleuse folie algérienne ! »* (Chry pp90-91) ; « *un des chefs de l'unité des djounouds installés dans le village put donner des nouvelles de Mouloud. La famille apprit ainsi que le jeune homme avait été grièvement blessé un an après son arrivée au maquis. Il fut transporté en Tunisie où il mit de longs mois à guérir* » (Chry p 153). Enfin, son instruction le préparait pour l'Algérie nouvelle et libre car en plus des fellahs, on a besoin d'intellectuels qui continueront le combat en construisant une Algérie d'enfants instruits c'est-à-dire d'intellectuels qui prendront le flambeau des gardiens de la terre (fellahs et déclencheurs de la guerre) « *on remarqua sa jeunesse et*

*son extrême intelligence et il fut envoyé, avec un groupe de jeunes gens en URSS, pour y faire des études...Ils surent qu'il était ingénieur diplômé » (chry p153). « Mouloud s'en alla à Alger où il devait occuper ses nouvelles fonctions dans un ministère » (chry p 172). Avec l'aide de Mouloud et grâce à l'instruction, Faiza accède elle aussi à la liberté et à un niveau supérieur« grâce à lui, elle fut la première fillette à franchir le seuil de l'école ! Maintenant, elle était la meilleure élève de sa classe, faisant dire sa maîtresse : « Faiza prend dignement la relève de son frère...elle deviendrait quelqu'un si on la laissait poursuivre ses études »» (chry p93). « Une fille qui veut étudier dans la grande ville, voyez-vous ça ! ...tu t'instruiras, ma fille, dit-il en ébouriffant les cheveux de sa sœur. Tu seras une grande « Alima » foi de ton frère » (chry p168).*

*« Mouloud, par sa présence affectueuse d'une part, et la voie libératrice de ses études d'autre part, représentait dans son cœur un tout... » (Chry p193). En effet c'est Mouloud qui offre à sa sœur la possibilité d'avoir un métier, une vie meilleure que celle des femmes de la génération précédente. Ne dit-on pas que « l'émancipation de la femme dépend en effet de l'évolution de l'homme »<sup>308</sup>. Faiza avait l'amour des livres comme son frère « Et Mouloud avait contribué aussi par ses angoisses à précipiter la prise de conscience de Faiza. Toutes sortes de livres abondaient dans sa chambre » (chry p139).*

*« Faiza avait été reçue à son examen de fin d'étude primaire, marquant ainsi la réussite de la première fille du village. A quatorze ans, Fai za était si avancée dans ses études, si cultivée qu'elle pouvait lire les livres compliqués de son frère. Comme lui, elle avait soif de savoir et d'informations » (chry pp133-134). « Elle avait le virus de Mouloud » (chry p134).*

308- F.M'RABET, cité par A. M. NISBET, Op. Cit., p. 106.

Son instruction lui permis de porter un jugement critique sur la société et ses mutations. Une prise de conscience de sa condition et de celle des femmes lui permis aussi de les défendre «*La jeune fille forgeait sa conception personnelle de l'art de vivre...elle était consciente d'un fait certain en elle : son refus d'être considérée physiquement ou intellectuellement comme inférieure à l'homme...la femme ayant désormais un rôle aussi important que celui de l'homme dans la vie du pays* » (chry p221). Avec le processus primordial de l'acquisition des connaissances, la femme renaît et se métamorphose, et l'adaptation à son nouveau milieu s'effectue à un triple niveau : biologique («*la nymphe tumultueuse entrait dans l'âge adulte ...* » (chry p 179)), affectif («*et la jeune fille savait que c'était lui qu'elle avait toujours attendu. Il arrivait sous les traits d'un Don Juan...* » (Chry p227), psychologique («*A travers ces faisceaux de contradictions, la jeune fille forgeait sa conception personnelle de l'art de vivre... Et grâce, pensait-elle, à la constance et à la conduite de toutes...l'indépendance du sexe dit faible se démocratisera dans tous les domaines...elle réfléchissait souvent à l'aventure de la femme depuis la création* » (chry p221).

Nous sentons un discours prescriptif derrière les interventions de la narratrice, des sentences, des leçons faites au lecteur provoquées et prononcées par des personnages exemplaires tel Khadîdja ou Mouloud : l'objet de la quête de La chrysalide devient donc, le moyen de l'éducation de la lectrice «*le langage s'inscrit dans les relations de pouvoir ; la parole contribue à influencer, transformer ou détruire celui qui l'écoute* »<sup>309</sup>

---

309- CHRISTIAN BACHMANN, note de lecture

Quels sont les différents volets de cette éducation ? Ce sont ceux qui permettront à la jeune lectrice d'abord d'être instruite car, comme le confirme Khadîdja à Faiza, « *c'est bien que tu sois instruite pour ton époux et tes enfants...tu seras plus heureuse que nous parce que tu connaîtras tes droits...la vie sera plus facile pour vous mes filles. Votre génération connaîtra plus de joies...car sachant lire, on comprend mieux, nous deviendront moins insouciantes...nous aurons de nouvelles envies et l'existence n'en sera que plus compliquée !* » (Chry p 144). Ensuite, de devenir tout comme Faiza « *l'image de la parfaite femme musulmane recevant chez elle : modeste, prévenante, silencieuse et présente à la fois* » (chry p205) c'est-à-dire recevoir une éducation culturelle (à travers les lectures de Faiza l'adolescente), corporelle : Aïcha Lemsine présente pour cela un modèle de femme à travers ses héroïnes et Yamina ; « *Khadîdja était mince* », Faiza et Yamina étaient toutes deux sveltes et minces, « *Yamina avait un corps de geisha, douce et souriante* ». À travers aussi la séance de maquillage donnée par Yamina à Akila et Malika.

Une éducation sexuelle : « *Khadîdja ...attendant la joie de l'ultime récompense de la fin de la journée : celle que lui apportera la nuit avec les caresses de son mari. Qu'importait la grisaille quotidienne ! Qu'importait l'hostilité de tous, quand son corps flexible et complice se tendait vers Mokrane dans la chaleur de leur couche* » (chry p21). « *L'amour dont son jeune corps était insatiable. Elle demeurait dans la peau de Mokrane ; elle était sa préférée.* » (Chry p80). « *Il la quémandait par des caresses, alors elle se ramollissait peu à peu et son beau corps se tendait passionnément. Elle le subjuguait, le noyait dans un flot d'extase à chacune de leur étreintes* » (chry p80). « *Ils marchaient main dans*

*la mains, puis s'arrêtaient comme assoiffés, éprouvant le besoin soudain de s'abreuver l'un de l'autre...il l'observait passionnément...Fayçal donnait. Faiza a pris...elle se sentait les pieds glacés mais tout le reste du corps brûlait sous celui de Fayçal » (chry pp232-233).* La nouvelle relation entre la femme et son propre corps ne trouve son épanouissement qu'au sein du couple. La métamorphose de la femme, la naissance du couple et le thème de l'amour dans les relations conjugales sont bien apparents dans le roman. La femme émancipée réclame d'abord le droit de choisir son partenaire, ensuite, elle exige le droit d'aimer et d'être aimée. C'est grâce à ce lien puissant basé fondamentalement sur l'amour et la compréhension que les conjoints pourront s'aider, s'épanouir, se libérer et se débarrasser des chaînes formées par tous les tabous sexuels et sociaux. La femme renaît à la vie dans cet amour partagé : *« Faiza se sentait mystérieusement reposée comme le voyageur qui a atteint son but après une longue marche...elle s'étonnait de son calme, sauf cette joie intense qui la rendait légère et cette sensation de plein de rires dans son cœur » (chry p227).* *« Leur rencontre était une joie mutuelle, trop profonde pour se traduire par l'effervescence et de gais propos » (chry p228).* *« Elle percevait un subtil changement en Fai za...d'abord cette nouvelle coiffure, les cheveux lourds de la jeune fille jouant librement sur les épaules au lieu d'être ramassés, comme avant, sur la nuque...les formes moulées savamment, dans une robe éclatante de couleurs ; et le rire naguère modeste, aujourd'hui sonore »(chry p235).*

C'est uniquement dans la littérature romanesque écrite par les femmes que nos personnages féminins commencent à vivre et essayent de s'affirmer en tant que personnes qui n'ont pas honte de

leur féminité en dépassant le seul titre de procréatrice : un sujet sexué est en train de se substituer à un objet sexuel.

L'émancipation de Faiza se forme, non seulement par le moyen de l'instruction qui confirme la prise de conscience de son rôle de citoyenne par sa participation à la lutte sociale, mais aussi et surtout par une prise de conscience sexuelle et pour cela, il fallait qu'elle surmonte l'obstacle de son corps, Selon A Bouhdiba. La véritable émancipation de notre personnage « *ne peut être que totale* »<sup>310</sup>. Si donc nos écrivains continuent à faire taire ce problème de la sexualité, les problèmes réels ne seront jamais approfondis car disait-il encore, « *la libération sexuelle de la femme, passe par la libération de l'homme, c'est à ce prix que se réalisent l'harmonie du couple et partout celle de la société* »<sup>311</sup>. Il est indispensable alors que nos écrivains se penchent davantage sur ces thèmes, déclare M. Dib, dans une interview : « *Des problèmes capitaux n'ont pas été abordés par les écrivains algériens : l'analyse de la vie sentimentale par exemple...* »<sup>312</sup>. Nous pouvons affirmer alors que les personnages, la femme en particulier puisqu'elle occupe le centre de la scène, ne peut accomplir son destin que par l'amour.

---

310- A BOUHDIBA, *La sexualité dans l'Islam*, Ed. PUF, Paris, 1975, p. 292.

311- Ibid.

312- M. DIB, Interview par C. ACS, *l'Afrique littéraire et artistique*, N°18, Août 1971, p.10.

Cité par S. RAMZI – ABADIR, Op. Cit., p. 225.

La chrysalide est aussi une réponse, dix ans après, au roman de Guy des Cars « *l'habitude d'Amour* » (le roman de Guy des Cars est paru en 1966, La chrysalide, elle est parue en 1976), à l'insulte et à la dévalorisation du personnage « *Khadîdja* » donc à l'archétype de la femme Arabe, ainsi qu'à l'homme Arabe à travers elle (scène où Khadîdja dit à Alain que les Arabes ne savent pas faire l'amour, ils s'accouplent) (p106 « *L'habitude d'Amour* »), la description faite par l'auteur quand il dit à travers Khadîdja « *car les Arabes sont égoïstes et brutaux : ce sont nos légendes qui font croire que les orientaux sont des hommes plus raffinés que les autres, c'est vrai pour certaines choses et même pour leur façon de vivre mais pas pour l'amour ! Sur une couche, ou dans un lit, les roumis et spécialement vous, les français savez faire preuve d'une délicatesse et d'une habilité pour nous initier qui apportent l'extase que nous ne connaissons pas si nous faisons l'amour avec nos compatriotes* » (p107 « *L'habitude d'amour* »). Les roumis, dans ce domaine disait G des Cars, sont supérieurs et c'est à cause de cela que les femmes Arabes, inassouvies et brimées préfèrent se prostituer, la faute est à l'homme de leur race). Aicha Lemsine valorise, par La chrysalide ce que l'Habitude d'Amour, dévalorise à savoir : la femme Arabe, car Khadîdja représente toutes les femmes Arabes, l'amour et l'acte de l'amour.

Par ailleurs, Faiza sait recevoir chez elle. Le jour de la Touiza, Khadîdja oblige la jeune fille à abandonner « *ses chers livres* » pour participer à la Touiza chez tante Aicha pour préparer la laine qui servirait à tisser les burnous et les couvertures : « *il est temps que cette enfant mette un peu la main à la pâte, ainsi elle apprendra le travail des femmes...* » (Chry p141). « *Tu es une jeune fille maintenant et ton aide nous sera précieuse chez tante Aicha car il y*

*aura beaucoup de travail...tu verras c'est très intéressant, tu apprendras comment on fait une couverture au moins... » (Chry p141). «Faiza est avec le groupe des jeunes filles pour enrrouler les écheveaux... Tout à l'heure ce sont elles, les plus jeunes qui serviront les repas des femmes...» (Chry p143).*

Pour Aicha Lemsine l'émancipation c'est bien, mais il faut « *garder la mesure* » c'est-à-dire s'instruire mais garder le rôle féminin. Les événements historiques et les transformations sociales provoqués par les indépendances ont donné à la femme la possibilité d'émerger sur la scène publique en tant que personne sociale et de prendre part active à la reconstruction de son pays, au même titre que son compagnon ; mais suivant une déclaration du feu président Boumediene, l'évolution de la femme ne signifie nullement l'imitation des valeurs occidentales considérées dans leurs aspects négatifs : « *nous sommes pour l'évolution et le progrès et pour que la femme joue un rôle dans tous les domaines. Tant sur le plan, économique, social et culturel que technique, mais cette évolution ne doit pas être la cause du pourrissement de notre société* »<sup>313</sup>. En somme, il s'agit d'éclairer sur le phénomène de la famille (algérienne) face à la modernisation, rapport d'une personne jalouse de la sauvegarde collective des valeurs, de montrer le dualisme entre authenticité et innovation. En effet, la modernité fait fondamentalement irruption dans les sociétés Arabes et en particulier la société algérienne ; la famille traditionnelle ne pouvait échapper à ce changement.

---

313- Citation du président H. BOUMEDIENE, sélectionnée par K. MAMMARI, Alger, SNED, 1978, p. 190. Cité par J. DEJEUX, Op. Cit., p.87.

Les nouvelles situations économiques et politiques créées par la vie moderne ont modifié la vie patriarcale d'autrefois. Ceci va contribuer à changer profondément le système de vie traditionnelle et à donner un essor à la condition féminine.

Ce passage de la tradition à la modernité ne pouvait se faire sans heurts et contrecoups, car il exigeait avant tout un changement des mentalités, des mœurs et des coutumes figées depuis des siècles. L'être traditionnel qu'est Faiza surtout est partagé entre le acquis de la tradition (inculqués dans son village par Khadîdja surtout) et les appels de la modernité (acquis de la ville). Avec ces nouveaux modèles sociaux, la question est : Comment adopter cette modernité tout en restant authentique sans se renier ? La famille traditionnelle est assaillie par la modernité, en effet, elle ne pouvait échapper au processus de changement, au grand bouleversement que connaît la société.

La chrysalide, à travers Khadîdja et Mouloud, tient un discours moralisateur en essayant de parfaire l'éducation morale de son héroïne (et par là la lectrice algérienne). Sous son discours injonctif, Khadîdja exhorte Faiza : « *instruisez-vous mes enfants mais ne rejetez par votre religion, ni les traditions et le respect des saints* » (chry p151). De même, Mouloud s'adresse à Faiza : « *Pourquoi renier le lieu où tu es née ?* » (chry p191). « *Où que l'on aille, si différents et lointains que soient les lieux connus, dans son village on redevient l'enfant du pays sans transition. Aussi grandiose et brillant qu'aient été les horizons, notre enfance nous happe et nous fait tout oublier...je suis heureux à chaque retour dans notre village. Je retrouve mes ruelles, mes amis, mon père, mes mères et les petits. Je redeviens grand à la mesure des miens. J'y puise mes forces pour retourner dans la ville... n'oublie jamais nos*

*valeurs originelles, ni notre merveilleux village blanc ! » (Chry p192).*

La famille traditionnelle change alors petit à petit vers une modernité authentique issue de sa propre évolution et non une modernité importée de l'occident. C'était le fruit d'une prise de conscience, d'une maturation qui renouvelait une conception de vie commune à tous les algériens.

Malgré l'enseignement du respect des valeurs et pratiques anciennes par Khadîdja, Faiza les enfreint et commet une faute, contre l'honneur surtout. Aicha Lemsine sanctionnait alors la faute (relation sexuelle hors mariage) par une récupération narrative et discursive à travers le père ouvrant ses bras à sa fille lui assurant la protection nécessaire dans une société patriarcale, et une sanction fictive à travers la mort de Fayçal et du célibat éternel de Faiza. Symboliquement, le rêve de Faiza est détruit par la mort accidentelle de son fiancé, dans le village où il venait la demander en mariage. Elle sombre alors dans le désespoir et à l'impression de « *tomber* » « *Elle avait l'impression de tomber...tomber...dans quoi ? L'isolement ? Elle était douloureusement un monument de désir et de haine...elle essayait de s'accrocher à ce corps vide* » (chry p263). « *Elle n'était plus qu'un temple de tristesse et il n'y avait plus de bruit ...le monde apparaissait obscure et tellement profond !...* » (Chry p263). L'auteur de *La chrysalide* voulait cette mort et fin tragique car Faiza risquait de devenir « *un monstre d'orgueil et de lucidité anormale* » (chry p269) car elle était trop parfaite, trop idéale ; sa souffrance, son désespoir et sa dure épreuve allaient lui donner une dimension humaine qui permettra à certaines lectrices de s'identifier à elle et de partager ses peines et ses espoirs. Mais cette chute lui est bénéfique car alors « *ses pieds nus prenaient possession*

de la terre » (chry p264). «L'autre...était métamorphosé dans une autre vie en elle » (chry p264), celle du petit Fayçal : l'auteur investit l'enfant à venir de toutes les promesses d'espoir. Le personnage féminin remplit alors la fonction d'agent de rupture car le titre l'indique, c'est de son évolution qu'il s'agit et « *qui dit évolution, dit changement et, de changement en changement, rupture, puis émergence d'une personne nouvelle et accession à un nouveau mode d'exister* »<sup>314</sup>. Symboliquement, ce nouveau mode d'exister ne peut prendre vie que dans l'enfant qui va naître, qu'avec la destruction de la peur ancestrale, de l'hypocrisie des tabous qui existaient jusqu'alors, destruction qui ne peut s'accomplir qu'à travers une rupture totale et l'établissement de nouveaux rapports sociaux. Ainsi la liberté sexuelle qu'à acquise Faiza est valorisée non pas en tant que telle, mais comme étant la base d'acquisition d'autres pouvoirs : celui de posséder la terre qui lui appartient au même titre qu'à l'homme. La terre n'est plus le domaine spécifique à l'homme. Le rêve « *des renversements des rôles traditionnels* » commencé par Khadîdja lors de son affrontement avec son mari et Si- Tadjer suivi de celui de Faiza (lors de sa présence avec Fayçal sur la plage), n'est plus un rêve ou un idéal à atteindre : il se réalise par l'enterrement de Fayçal dans cette terre, la procréation comme cette terre (du petit Fayçal) et enfin, le retour vers cette terre du village.

La chrysalide se propose alors de créer un monde « *neuf* » dont Faiza serait l'agent d'un ordre nouveau dans l'Algérie nouvelle, celle de 1972 par la naissance du petit Fayçal qui naît sous le signe du bélier (signe de la terre, du réveil et des premiers pas de la conscience individuelle).

---

314- F.M'RABET, Op. Cit., p.106.

Il représente l'impulsion sortant du processus de germination, le début du printemps, printemps nouveau pour ce pays. « *Il s'agit d'une détermination de cet espoir enraciné dans la terre du Maghreb dont le bélier est le signe de force* »<sup>315</sup>.

Pour se racheter, Faiza revient au village, aidée en cela, par son père. Le retour au village peut s'envisager comme retour aux sources qu'elle n'avait d'ailleurs jamais reniées ; ce village n'est plus une négation de l'histoire et du devenir ; avec les changements effectifs et la révolution agraire, il subit lui aussi la métamorphose du temps (c'est la ville qui devait libérer la jeune fille du carcan que le village faisait peser sur elle, devient bientôt lieu de solitude et de misère, un lieu à fuir). « *Le dixième anniversaire de l'indépendance algérienne apportait dans les campagnes un nouvel espoir. Les agriculteurs auraient de quoi vivre avec leur famille après une juste répartition de la terre...une promotion d'entraide dans un cadre coopératif suivait, disait-on, cette opération de récupération. Les nouveaux décrets ouvraient une nouvelle ère pour le petit fellah et le paysan sans terre* » (Chry pp275-276). La mort de Fayçal n'est en fait qu'un prétexte pour son retour au village, le dernier mot est donné à la puissance de la tradition. « *Le lieu de son village...lui chuchotait : « Tu as voulu fuir ! Mais nous te reprenons à jamais ! Tu voulais trop de choses d'un seul coup...la liberté...des études...un amour absolu ! Cet amour restera dans la terre du village et tu reviendras pour toujours ! » »* (Chry p264).

---

315- A.M. NISBET, Op. Cit., p. 97.

Ainsi, la boucle se referme sur le retour de Faiza à son lieu initial. Aux yeux des villageois, elle ne revient pas comme l'objet du scandale qu'elle aurait été hier, elle est pardonnée et protégée car, elle est moralement la propriété d'un homme, elle est considérée comme « *la fiancée du mort* » de même que son fils est « *le fils du mort* », il porte le nom de son père, emblème de son appartenance et projection symbolique qui fait revivre le défunt, lui succède dans son être et comble l'absence. En ce sens, il incarne le rêve détruit et libère Faiza, dans la perspective d'un changement du village, des valeurs qu'il représente, c'est-à-dire le passage d'une attitude traditionnelle qui aurait sanctionné sévèrement Faiza dans le passé à une attitude nouvelle qui l'accepte : ce passage laisse présager un changement radical de la structure social originelle où la faute demande la sanction car autrefois dans ce village « *les cancans faisaient et défaisaient les familles. La peur ancestrale du « qu'on dira-t-on » façonnait les gens dans une armure rigide d'hypocrisie. Les tabous tuaient tout élan...* » (Chry p74). Sur l'axe du conflit entre la tradition et la modernité, un mouvement s'est produit, considéré comme un progrès dans les faits. Faiza « *désarticule* » selon A. M. Nisbet, une pratique sociale établie dont elle aurait du être, elle, la victime. Cette déstructuration implique la participation de tous<sup>316</sup>, la mise en œuvre d'une nouvelle vision du monde où la femme, héritière des valeurs Arabes qu'elle ne renie pas et des valeurs occidentales qu'elle acquiert. Faiza fait la synthèse entre une tradition étouffante et une modernité aliénante.

---

316- Ibid.

C'est Mokrane qui renverse la conception traditionnelle de l'homme, instaure un nouveau comportement social et des valeurs nouvelles qui s'imposent idéalement « *Si Mokrane profita de la pause de sa bru pour demander à Faiza si elle comptait venir cet été à la maison avec le petit Fayçal. Il faudrait bien qu'il vienne faire la connaissance de notre village, dit-il avec tendresse* » (chry p279) Puisque le village, l'institution la plus traditionnelle adopte une attitude inattendue d'une part, il accepte et respecte Faiza, d'autre part, il garde tout le respect qu'il avait envers Mokrane qui ressort de cette confrontation grandi, il garde son pouvoir, son autorité de chef de famille « *les villageois respectaient et aimaient Faiza* » (chry p283). Faiza objet de cette confrontation, est ainsi l'agent d'une seconde destruction radicale cette fois-ci, d'un rapport de force ancestrale. Ainsi, la rupture que provoque la jeune fille remplit une fonction idéologique, elle est réalisée physiquement et psychologiquement par la métamorphose de cette dernière et la promesse d'une vie nouvelle. « *Il est de la libération de la femme comme de l'indépendance nationale, elle s'arrache* »<sup>317</sup>.

Cet événement symbolise une pratique nouvelle fondée sur une nouvelle morale de l'honneur. Ce retour au village est une nécessité pour qu'elle soit à son tour la gardienne des traditions et l'inculquer aux générations futures. Cet enseignement tendra à façonner l'enfant (qu'est Fayçal) à la conformité des ancêtres, à lui forger un avenir qui soit l'image vivante du passé « *un passé qui n'est pas vécu comme tel, c'est-à-dire dépassé et situé à distance mais revécu dans le présent éternel de la mémoire collective* »<sup>318</sup>.

---

317- F. M'RABET, Op. Cit., P. 107.

318- P. BOURDIEU, *Sociologie de l'Algérie*, PUF, Coll. Que sais-je ? N°802, Paris, 1974.

L'existence de la femme est la source de l'enracinement de chacun dans son histoire psychologique individuelle ; c'est elle qui constitue le lien avec le passé, cela explique le fait que l'image de gardienne des traditions est la plus adaptée par les auteurs maghrébins.

La métamorphose de Faiza, bien que favorisée par le contexte historique, dépend en dernier ressort de la vie et des valeurs : « *elle ne peut s'effectuer qu'avec la destruction des structures inconscientes sur lesquelles reposent des faits de cultures arbitraires* »<sup>319</sup>.

Aicha Lemsine est consciente de sa vision idéaliste de l'Algérie, ce que la critique n'a pas manqué de lui reprocher mais elle se justifie à travers son roman même « *Pour le moment les choses n'étaient pas dans cet état édénique pour la femme autour de Faiza...mais ce n'était pas mal pour un début !* » (Chry p221). Cette vision fut aussi valorisée par J. E. Bencheikh qui soutenait que ne voir dans le roman de Aicha Lemsine qu'« *un réalisme médiocre est consternant, c'est à notre avis rester au deçà du problème posé, à savoir les difficultés de concevoir nettement l'évolution, et la destruction du patriarcat* »<sup>320</sup>. Ce qui nous permet encore de soutenir cette vision, c'est ce que déduit B. Pingaud en disant que « *le vrai secret qui distingue un texte d'un autre et fait sa valeur inépuisable c'est dans ses lignes et dans ses lignes seulement qu'il faut le chercher. Les vrais lecteurs le savent bien, qu'ils ne communiquent pas avec un auteur absent, mais avec le livre lui-même. On n'écrit pas pour se montrer, on écrit pour disparaître* »<sup>321</sup>.

---

319- A.M. NISBET, Op. Cit., P.9.

320-J. E.BENCHEICK, « La littérature algérienne », *Horizon 2000*, N° spécial « Maghreb », TM, 375 bis, Oct. 1977, p.370. Ibid, p. 88.

321- B. PINGAUD, cité par E. RAVOUX – RALLO, Op. Cit.

Le problème traité (celui de la femme) est restitué dans un ensemble plus vaste, celui d'une société à bâtir sans aucune différence et aucun régionalisme (Aïcha Lemsine d'origine Kabyle, vivant à Tébessa, essaye de régler ce problème à travers d'abord le mariage de Khadîdja, jeune femme du sud et Mokrane, comme son prénom l'indique est du Nord, c'est un kabyle). Ensuite, à travers le mariage de coutumes et pratiques variées des différentes régions de l'Algérie « *amandiers, oliviers et figuiers* » arbres qu'on trouve en Kabylie, « *village à deux heures et demi de la capitale* », « *Makroud aux amandes* » pâtisserie de l'algérois, « *chorba rouge au frik* » plat cuisiné au sud et à l'Est, « *gandoura couleur de feu chargée de broderie avec des anneaux en forme de serpent au pieds et visage caché par un voile brodé d'or* » est du constantinois, « *défilé de toilette* », pratique de l'Est, « *jeter le sel dans la maison* », pratique du sud, « *préparer du Rfis* », pratique du sud et de l'Est, « *haïk* », algérois, « *la Djemâa* », c'est Kabyle, « *Fkirette* » de l'Est, « *choumi* » expression du sud, « *la coiffe pointue de la photo de couverture* » de Tlemcen de l'Ouest), du socialisme à promouvoir, et traité par le biais des différents aspects de l'évolution : par rapport à la tradition et à la religion.

En fait, les œuvres d'après l'indépendance transgressent les tabous sexuels, religieux et politiques et font une place nouvelle à la femme dans la représentation romanesque. La grille des mythes de la femme qu'offre cette littérature s'avère, à l'analyse, significative voire exemplaire par les fonctions qu'elle met en rapport et qui la transforme en écran idéologique implicite d'une histoire des mentalités autant que de ses manques révélateurs où se déplace le non-dit du sens.

L'auteur termine son œuvre par un poème d'Eluard, dédié à la mémoire de Fayçal. En effet, la poésie doit avoir pour but la vérité pratique, avait lancé un poète en guerre, et nous savons qu'avec Eluard que cette vérité pratique est aussi celle du réel irrépressible des hommes qu'on veut mettre à genoux. Amour et guerre, amour en guerre, que la chrysalide ressort à travers un poète qui choisit de se laisser prendre par son temps, par sa vie, il se met alors à l'écoute du monde et chante la paix, l'amour et la liberté.

En guerre, l'amour passe par la mort, l'amour passe par la douleur (mort de Fayçal), mais la lutte donne sens à la disparition de l'homme aimé (naissance du petit Fayçal).

La fin n'est-elle pas en vérité un commencement ?

### I.3.3. Identité personnelle et schèmes collectifs

Percevoir la projection du raisonnement de A. Lemsine dans ses deux autres œuvres, c'est saisir d'une part, la perception de l'histoire et du combat patriotique à travers « *Ciel de porphyre* » et d'autre part, le combat pour l'émancipation féminine à travers « *l'Ordalie des voix : les femmes Arabes parlent* ».

Cette récupération dans « *l'avenir* » de ses affirmations, de ses positions et de ses aspirations a commencé, dans un premier temps, à travers les personnages héroïques et courageux que sont Mouloud, Fayçal, Jamel et Kamel (dans *Ciel de porphyre*) qui seront réunis en un seul personnage « *Ali* » pour atteindre dans un second temps (dans la *Chrysalide*), le combat des femmes entamé par Khadîdja puis Faiza. Combat qui sera (re)pris en charge et développé par des voix et des témoignages de femmes Arabes, libres, occupant des positions sociales et politiques élevées mais qui demeurent néanmoins assujetties à la volonté des hommes (dans *l'Ordalie des voix*).

Ce qui va permettre de réaliser cette projection et ce prolongement de La « *chrysalide* » dans les deux autres œuvres de A. Lemsine, c'est la notion de « *Transfictionnalité* », pratique courante en paralittérature\*, mais dont la littérature générale ne se prive pas non plus. Cette notion « *parait remettre en question et de façon peu anodine, la thèse de l'incomplétude de la fiction* »<sup>322</sup>. C'est à sa façon, « *une machine à voyager à travers l'intertexte* »<sup>323</sup>.

322- GRITTENDEN, « fictional characters and logical incompleteness » *Poetics 11*, Dec. 1982. cité in Site Internet, [http:// www. Fabula. Org](http://www.Fabula.Org). Le 10/03/ 2006.

323- R. SAINT GELAIS, « la fiction à travers l'intertexte », *CRELIA*, Département des littératures, Univ, de Laval, Québec, *Site Internet*, Ibid.

\* Dans les séries et les sagas

Cette mise en relation de deux ou plusieurs textes sur la base d'une communauté fictionnelle compose une réflexion sur les « *mondes fictifs* », c'est-à-dire qu'elle a permis de montrer que la clôture de la fiction ne se confond pas avec celle du texte et permet par cela même aux lecteurs, qui aimeraient savoir ce qui arrive après la fin du récit, d'étancher leur soif.

Cette pratique tranfictionnelle offre aux auteurs la possibilité de prolonger un récit par des suites et réduit de ce fait l'indétermination de la fiction originale en nous « *apprenant* » davantage. A travers cette pratique, il est possible non seulement d'ajouter des données fictives compatibles avec celles du texte mais encore « *d'injecter des données étonnantes voir « allergènes » et même de corriger le premier texte soit par réinterprétation des faits, soit carrément par modification de ces derniers* »<sup>324</sup>.

L'incomplétude de la fiction tient à un facteur textuel, le fait qu'un texte aussi étendu soit-il ne parvient pas à « couvrir » la fiction qu'il met en place ; au point de se poursuivre dans d'autres fictions pour combler peut-être ses lacunes. La chrysalide comme tout texte complet, raconte, décrit, dévoile et dénonce beaucoup de pratiques et de sujets qui sont tout aussi importants les uns que les autres, pourtant cela est fait de manière globale, sans détails, c'est-à-dire que l'œuvre parle de combat héroïque contre le colonisateur, de héros ayant participé à cette guerre mais ne décrit pas explicitement l'acte « *du combat* » lui-même, comment il s'est fait, ni où il s'est fait. Elle donne des indications et des informations d'ordre général.

Quant au combat féminin, il se résume en deux personnes : Khadîdja avant la guerre, Faiza après l'indépendance.

---

324- G. GENETTE, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Coll. *Poétique*, Ed. du Seuil, Paris, 1982, pp. 365- 372.

Ce combat pour l'émancipation n'est bien décrit que dans la partie occupée par Khadîdja ; celui de Faiza, se réalise à travers l'allusion faite sur les femmes qui étudient, travaillent et occupent des postes importants sans s'étaler sur les autres sujets qui touchent (à) la femme, à savoir, le mariage, le couple, l'amour, la polygamie et les droits de la femme. L'auteur ne fait que les survoler.

Une pratique aussi « séduisante » (que la transfictionnalité) permet aux fictions de communiquer entre elles ; rend possible ce prolongement vers d'autres fictions. Il s'agit inévitablement d'établir des « passerelles » créant un lien entre les trois textes : entre *La chrysalide* et *Ciel de porphyre* dans un premier temps et entre *La chrysalide* et *l'Ordalie des voix* dans un second temps et enfin entre les trois textes ensembles.

C'est en se basant sur l'évolution historique et sociale des personnages, qu'on peut tenter d'imaginer ce que seront les significations de demain : *Ciel de porphyre* est un récit qui retrace l'éveil à la vie patriotique d'un jeune adolescent « *Ali* » durant la période coloniale allant de Août 1953, période où *Ali* s'exprime par l'intermédiaire d'un journal intime et confie sa candeur enfantine, entouré de ses amis Arabes (*Rachid*, *Slimane*, *Abbas* et *Abdi*) et Français –Juif (*Alain*), ses premiers amours dans des maisons de plaisir et ses débuts de révoltes auprès de *Si Tahar*, *Si Salah* et *Mr Kimper*, jusqu'au 13 Janvier 1959, date qui annonce la fin du journal et correspond à la fin de la période initiatique du héros : *Ali* est devenu *Fidaï* de l'ombre. Le récit, indépendant du journal, retrace l'itinéraire politique et sentimental du jeune *Ali* dans une Algérie en feu.

L'action se situe dans trois espaces géographiques : à *Dachra* (petite ville), puis à *Baladia* (lieu de l'engagement révolutionnaire)

et enfin à Alger (lieu de désillusion pour Ali) après l'indépendance de la période allant (de 1959 à 1974). Le référent historique est fragmenté en trois périodes : avant l'engagement (de 1953 à 1957), l'engagement dans la lutte (de 1957 à 1959), après l'indépendance de (1962 à 1974).

*En quoi le récit « Ciel de porphyre » est-il la projection de La chrysalide ?*

Ciel de Porphyre rapporte en détail, le combat d'un jeune algérien « Ali » à peine âgé de 17 ans, qui s'est engagé dans la lutte en 1957, il aime les livres, « *j'aime lire, j'aime les livres, je n'arrêtais pas de lire, j'étais comme fou* » (Ciel de porphyre p 29), il est instruit mais sans diplôme (avant l'indépendance) mais après l'indépendance, il termine ses études et devient « *un cadre parmi tant d'autres au pays* » (p309), il aime sa petite ville, sa mère surtout après la mort de son père, lui aussi n'a pas de nom sauf un prénom. Sa première initiation à l'amour s'est faite par une européenne. *Ali n'est-il pas en tous points, le sosie, copie conforme de Mouloud ?*

Ali est séduisant, beau, à l'allure nonchalante, avec cette distinction qui se dégage de toute sa personne qui attire l'attention. Une certaine classe émane de tous ses gestes et sa façon de porter haut la tête « *il était fier* », il a un air calme, qui s'ajoute à son charme serein, il a des yeux couleur de miel doré, il ressemble à un européen. *Cette description ne correspond –elle pas à celle de Fayçal ?*

Après l'indépendance, Ali vie dans un amas de désillusions, il se sent amputé de la plus grande espérance, celle d'un jour plus lumineux pour l'Algérie, il vie dans une impression faite d'hypocrisie, de méfiance et de dissimulation. Il a cru parvenir au pays fabuleux de ses rêves d'enfant où tout est frémissant de chaleur

humaine. Il a cru à un avenir meilleur où les hommes se seraient améliorés d'abord eux mêmes mais il déçante peu à peu, la solidarité du peuple des premiers jours a fléchi, les idéaux se voilent dans les mots. *Ali remplace t-il Jamel ?* Avec cette rage d'en vouloir à tous, dans cette espèce de folie le poussant au désenchantement sans cesse nourrie comme un feu de braise par le souffle d'Amours incertains ?

Ali est une seule personne réunissant les aspirations et les agissements de Mouloud, de Fayçal, de Kamel et de Jamel. Personnages qui seraient la projection et le prolongement d' « Ali ».

Mouloud : -l'amoureux des livres, aidé par un instituteur Français

-combattant à 17 ans

-initié à l'amour par une européenne « Maria ».

-occupant un poste de cadre après l'indépendance.

Fayçal : -jeune combattant, courageux

-l'allure fière, beau physique, blond, manière chevaleresques

-perdant son amour dans une soi-disant mort –départ définitif

-occupant un poste de cadre

Kamel : -jeune combattant, plein de projets pour son pays

-occupant un poste de cadre

Jamel : -ancien combattant, vivant dans la désillusion de cette Algérie nouvelle qui ne répond pas à ses aspirations

-jeune homme déçu par l'amour

A travers toutes ses descriptions, nous pouvons dire que « *Ali* » est dans chacun de ces personnages cités ; la description du combat non explicite mené par chacun d'entre eux dans la chrysalide est bien déterminé dans *Ciel de porphyre* à travers les actions et les

impressions de Ali. Ce qui n'a pas été possible dans la première fiction c'est-à-dire la *chrysalide*, sera achevé dans la seconde fiction : *Ciel de porphyre*. Ali représente aussi la continuité du petit Fayçal pas simplement ce retour en arrière, il est l'avenir de l'Algérie car « *les hommes d'aujourd'hui ceux qui furent les enfants ...ne meurent pas d'amour, l'échec ne peut pas les briser, au contraire, ils marchent, marchent et construisent. Leur silence présage toujours de grands changements* » (*Ciel de porphyre* p 292).

Comme dans *la chrysalide*, la mémoire se défaisait dans *Ciel de porphyre*, il faut la renouveler et lui redonner vie.

L'histoire de *Ciel de porphyre* se termine par l'image d'une femme : « *Houria* », « *liberté* » de qui ? De quoi ? Dans sa voiture « *blanche* », une 504, Houria est âgée de 44 mille ans (en répondant à la question de Ali sur son âge). Le roman se termine par le *chiffre* 9 somme du 5 et du 4 ( $5 + 4 = 9$ ) qui annonce la fin de l'histoire mais pas la fin du récit qui s'ouvre sur un autre infini, à travers le chiffre 8, somme de 44 ( $4 + 4 = 8$ ), chiffre qui présage un nouveau commencement. De quoi ? Pour qui ?

Pour la femme, dans une société future plus modernisée où elle essaierait « *de vivre en apprenant à survivre dans cette jungle de béton que l'on m'a construite...comprenez qui voudra !* » (*Ciel de porphyre*, p.310.). Et c'est dans *l'Ordalie des voix* que l'on va comprendre que les femmes algériennes, malgré leur ascension sociale, leur situation de luxe sont toujours « *nomades* » (p.310.) et se cherchent, mêlant leurs voix à celles d'autres femmes Arabes vivant dans les mêmes conditions.

« *L'Ordalie des voix : les femmes Arabes parlent* » est en effet une continuité du combat mené par Khadîdja (avant et pendant la guerre), par Faiza (après l'indépendance) « *dans la chrysalide* » puis

par Mériem, Fella et Houria chacune à sa manière, après l'indépendance dans « *Ciel de porphyre* ». Cette (en)quête menée dans le monde Arabe par A. Lemsine, la mènera au Proche Orient à la rencontre d'une multitude d'hommes et de femmes, surtout pour tenter de donner forme à cette tentative de démystification du monde Arabe et prêter l'oreille à toutes ses femmes interrogées sur des questions capitales d'où, à travers les réponses, affluent des visions, des points de vues, des préoccupations sur des sujets « *tabous* », entre autres : la répudiation, le hidjab, la polygamie, la dot, la répartition du travail, l'impact de l'occident et la guerre ( dans certains pays). L'œuvre se présente sous l'aspect socio- culturel où tout donne l'illusion de l'authenticité.

Tout l'enjeu de l'écriture consiste à intégrer des référents historiques et sociaux dans un cadre poétique très habile de la part de A. Lemsine, habité par l'allégorie et le fantastique. Nous trouvons cela dans les passages qui parlent de la poésie irakienne et dans ceux de la description de la « *Syrie* » la personnifiant à « *une grande dame* ». Ce discours vise aussi à faire ressortir dans l'espace « *historique* » des personnages féminins : Zénobie, Daifa, Belqis et Aroua, femmes illustres, exemples de combat pour la libération de leur patrie des différents conquérants.

Zénobie était avisée en politique, son règne constituait une courageuse tentative pour libérer sa nation des romains. Elle était douée, érudite et dotée d'un courage extraordinaire.

Daifa, quant à elle, dirigeait les affaires de son pays sans jamais quitter sa citadelle, c'était une femme aussi fantastique que les reines yamanites : Balqis et Aroua.

Ce commentaire, ce retour vers l'histoire ancienne de femmes illustres, est prétexte pour retrouver cette « *mémoire de femmes* »

libres, détenant le pouvoir sur leur nation avec courage et justice. En effet, toutes les femmes interrogées dans le cadre de l'enquête semblaient se complaire dans l'évocation de ces grandes figures féminines du passé, modèles insaisissables qui se dissolvent dans la représentation d'un prestige à la mesure des seules héroïnes légendaires.

L'imagination qui ressort pourtant de l'authenticité de l'enquête, a partie liée aussi bien avec le passé mythique de ces femmes – symboles vivants d'élans futuristes où, à la fin de chaque Ordalie, (appartenant à chaque pays visité) (du Latin médiéval Ordalie veut dire « *Jugement* ») le passé mythique, est réuni au présent, présent qui tente de se corriger.

A ce titre la plupart des écrits des années 80, allaient devenir un stimulus pour la prise de parole et la volonté d'occuper un espace social pour toutes ces femmes vivant continuellement dans l'exclusion sociale malgré la libération de leurs pays. A une époque où toute une partie de la population Arabe voulait « *enterrer* » les femmes, celles-ci dans un dernier sursaut, ressuscitent et décident d'élever leurs voix et de transcrire leur mémoire. La gravité de la situation de la femme en Algérie et dans le monde Arabe a de nouveau stimulé l'écriture de A. Lemsine, la poussant à écouter ses multiples voix féminines, à se pencher au plus près de ces voix, à raconter des faits sociaux de la vie quotidienne de ces femmes.

A. Lemsine, dans l'« *Ordalie des voix* », a renoué avec l'histoire et la poésie féminine Arabes qui ont eu leur temps de gloire ainsi que les femmes de l'époque. « *Ordalie des voix* » est un texte qui nous renseigne bien mieux que « *La chrysalide* » sur la place qu'occupe la femme, en Algérie et dans la société Arabe musulmane.

Cette fin de « *La chrysalide* » appelle un récit qui se ramifie en prolongement dans d'autres récits : « *Ciel de porphyre* » et « *Ordalie des voix* », dont le contexte social, traditionnel et religieux n'est plus seulement un arrière plan de ses textes, mais leur véritable ciment. La structure familiale, le patriarcat, la polygamie, les lois séculaires qui régissent la cellule familiale, l'histoire qui est le moteur et la mémoire collective des pays, ne sont pas que des thèmes abordés, ils font partie d'une part, de la personnalité féminine, et de la structure sociale et d'autre part, de toute la nation.